

# CONJONCTION

No. 38

*Pierre Devaux* — La France va capter l'énergie des marées.  
*Georges Lecomte*, de l'Académie Française — Autour du tri-cinquantenaire  
de Victor Hugo : Quelques choses vues.  
*Pierre Paraf* — Une nouvelle bataille d'Hernani.  
*Pierre Deffontaines et Jean-Brunhes-Delamarre* — La géographie humaine.

## POEMES

Gérard Daumec — André Frédérique

## SILHOUETTE

Jérôme et Jean Tharaud, par André ~~Beucler~~. *Delacour*

## COURRIER DE FRANCE

*L'Institut géographique national (Albert Ranc)*  
*Roger Martin du Gard (André Beucler)*  
*Les livres.*

## LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

*La langue française vue par un étranger (Manfred Sandmann)*  
*L'ultime retour (conte) — (Paule Nicolas).*  
*Livres et revues.*

## CHRONIQUE

CHRONIQUE ECONOMIQUE ET TOURISTIQUE D'HAITI

INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI

PORT-AU-PRINCE

# CONJONCTION

No. 38

*Pierre Devaux* — La France va capter l'énergie des marées.  
*Georges Lecomte*, de l'Académie Française — Autour du tri-cinquantième  
de Victor Hugo : Quelques choses vues.  
*Pierre Paraf* — Une nouvelle bataille d'Hernani.  
*Pierre Deffontaines et Jean-Brunhes-Delamarre* — La géographie humaine.

## POEMES

Gérard Daumec — André Frédérique

## SILHOUETTE

Jérôme et Jean Tharaud, par André ~~Beucler~~. *Delacour*

## COURRIER DE FRANCE

*L'Institut géographique national (Albert Ranc)*  
*Roger Martin du Gard (André Beucler)*  
*Les livres.*

## LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

*La langue française vue par un étranger (Manfred Sandmann)*  
*L'ultime retour (conte) — (Paule Nicolas).*  
*Livres et revues.*

## CHRONIQUE

## CHRONIQUE ECONOMIQUE ET TOURISTIQUE D'HAÏTI

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

PORT-AU-PRINCE



# CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

## SES BUTS

Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.

Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.

Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.

Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

« CONJONCTION » n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

## SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

# CONJONCTION

REVUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

Rond Point de la Liberté — Cité de l'Exposition — Port-au-Prince

ABONNEMENT ANNUEL : 6 numéros

Haïti .....	\$ 3,00
France et étranger .....	\$ 3,50

LE NUMERO SEPARÉ :

Haïti .....	Gdes. 3,00
Etranger .....	\$ 0,70

DEPOSITAIRES :

**HAÏTI**

: Librairies et Institut Français.

**FRANCE ET UNION FRANÇAISE** : Dépositaire Exclusif : Editions de l'Union Française, 3, Rue Blaise-Desgoffe. Paris VIème.

**CANADA**

: Benoît Baril — 4234, Rue de la Roche — Montréal.

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés

au Directeur de l'Institut Français

P. O. Box B-131 — Port-au-Prince, Haïti

Téléphone : 2057

## SOMMAIRE

---

Pierre Devaux	—	<i>La France va capter l'énergie des marées.....</i>	5
---------------	---	--	---

*Autour du tri-cinquantenaire de Victor Hugo :*

Georges Lecomte	—	<i>Quelques choses vues.....</i>	9
-----------------	---	----------------------------------	---

Pierre Paraf	—	<i>Une nouvelle bataille d'Hernani.....</i>	9
--------------	---	---	---

P. Deffontaines et Jean-Brunhes-Delamarre	—	<i>La géographie humaine.....</i>	14
--	---	-----------------------------------	----

### POEMES

Gérard Daumec	—	<i>Chant pour l'autre moi-même</i>	21
---------------	---	------------------------------------	----

André Frédérique	—	<i>Jours sans horizons.....</i>	22
------------------	---	---------------------------------	----

### SILHOUETTE

Jérôme et Jean Tharaud,	<i>par André Beucler.....</i>	23
-------------------------	-------------------------------	----

### COURRIER DE FRANCE

L'Institut Géographique National.....	<i>par Albert Ranc.....</i>	26
---------------------------------------	-----------------------------	----

Roger Martin du Gard.....	<i>par André Beucler.....</i>	28
---------------------------	-------------------------------	----

Les livres.....		30
-----------------	--	----

### LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

La langue française vue par un étranger.....	<i>par Manfred Sandmann</i>	40
--	-----------------------------	----

L'ultime retour (conte).....	<i>par Paule Nicolas.....</i>	43
------------------------------	-------------------------------	----

Livres et revues.....		45
-----------------------	--	----

CHRONIQUE.....		49
----------------	--	----

CHRONIQUE ECONOMIQUE ET TOURISTIQUE D'HAITI....		68
---	--	----



# LA FRANCE VA CAPTER L'ENERGIE DES MAREES

Par PIERRE DEVAUX

Tout en poursuivant un gigantesque programme d'aménagement hydro-électrique du Rhône, du Rhin et de la Dordogne, les ingénieurs français se préoccupent actuellement de domestiquer une source d'énergie nouvelle et colossale : **la puissance des marées.**

Placée en avant-garde à l'extrémité du continent européen, la France reçoit de plein fouet l'«onde astronomique» soulevée dans l'Atlantique par l'attraction lunaire. Il en résulte, sur les côtes de Bretagne et de Normandie, des marées qui sont parmi les plus hautes du monde ; à Granville, la dénivellation verticale de la mer atteint 16 mètres.

En outre, la marée s'engouffre dans le couloir de la Manche, où elle chemine progressivement ; il y a une différence d'une heure marquée entre les marées de Brest et celles du Havre par exemple. Ceci est important au point de vue pratique. Il suffira d'installer des usines «complémentaires» dans le Finistère et le Cotentin, pour que leurs productions se trouvent «décalées» de 3 heures, l'ensemble fournissant une production continue. On remédie ainsi au défaut caractéristique des **Usines marémotrices**, qui est l'irrégularité de leur fonctionnement.

## Les vieux « moulins à marée »

Des systèmes variés ont été proposés pour utiliser l'énergie naturelle des marées. Les uns s'adressent à la force vive du courant horizontal de marée tandis que d'autres s'adressent à la dénivellation verticale de l'eau.

Des courants extrêmement violents sillonnent les détroits bretons : 8 à 10 «nœuds» — 18 km. à l'heure — à l'entrée du golfe du Morbihan, 8 nœuds dans le raz Blanchard, 7 nœuds dans le Fromveur, le goulet de la Fromentine et le raz de Sein. Malheureusement, il est presque impossible d'y tenir au point fixe, par gros temps, des engins de captation mécanique. Dans les estuaires et les baies, où les vagues sont moins violentes, on a essayé d'ancrer

des navires équipés de roues à palettes ; le système a été utilisé en Angleterre, sur la Tamise, mais le rendement est médiocre.

Plus fragiles encore, les systèmes de flotteurs munis de crémaillères et de cliquets, ne fournissent que des quantités d'énergie dérisoire à cause de leur lenteur : deux coups par 24 h. Un navire de 20.000 tonnes, utilisé comme flotteur à Granville par grande marée d'équinoxe, fournirait tout au plus une centaine de chevaux !

Dans les cavernes marines de Biarritz et de quelques autres points de la côte française, on entend de véritables coups de canon provoqués par la compression de l'air sous l'action des vagues. En agrandissant ce système à l'échelle de la marée, on pourrait obtenir de l'air comprimé pouvant faire tourner des machines. La «rentabilité» de ce système encombrant serait malheureusement nulle.

La seule formule applicable, qui nous a été léguée par nos ancêtres, est celle de ces «moulins à marée» dont quelques-uns fonctionnent encore dans les estuaires et sur la partie maritime des fleuves. Elle consiste à isoler par un barrage de vastes bassins qui se remplissent à marée montante pour se vider à marée descendante, faisant tourner des roues-turbines. La puissance obtenue est proportionnelle à la surface des bassins et au carré de la hauteur de la marée, c'est-à-dire qu'elle peut être considérable.

### Le projet de la Rance

Sous forme moderne, le système des «moulins à marée» a subi d'ingénieux perfectionnements. Un dispositif à quatre vannes permet de faire tourner la turbine dans le même sens à marée montante ou descendante ; Béliador a imaginé des «bassins multiples» qui régularisent la production d'énergie et la rendent presque continue ; on peut même — comme on le fait en montagne — utiliser des bassins surélevés d'«accumulation pompage» que l'on remplit au moyen de pompes aux heures de forte puissance, pour les vider dans les turbines aux heures de puissance nulle.

Au reste, la régularisation des Usines marémotrices perd beaucoup de son intérêt, aujourd'hui que l'interconnexion générale du réseau électrique français permet d'acheminer l'énergie jusqu'aux points les plus éloignés du territoire. Des kilowatts produits à Cancale ou Granville, quelles que soient l'heure et la quantité, c'est de l'eau qui s'accumule derrière les barrages des Pyrénées ou des Alpes, du charbon qui s'économise sur le parc des centrales de Paris et du Nord.

Dès 1922 avait été décidée la construction d'une usine marémotrice d'essai dans l'estuaire de l'Aber Vrac'h, petit cours d'eau situé au Nord-Est de Brest. L'usine marémotrice devait être dou-

blée par une usine hydro-électrique à eau douce, alimentée par le petit fleuve, solution qui a été reprise par les ingénieurs britanniques pour leur projet d'équipement de l'estuaire de la Severn.

Mais les deux très grands projets qui retiennent l'attention du public français, sont ceux de l'estuaire de la Rance et de la baie du Mont-Saint-Michel. La Rance se jette dans la Manche entre Dinard et Saint-Malo par un long estuaire irrégulier où remontent des marées hautes de 11 m. ; le débit maximum, à mi-marée, atteint 15.000 m<sup>3</sup> par seconde, soit 300 fois celui du Rhône à Génissiat.

Une digue de 700 m. de longueur serait construite au point le plus étroit, non loin de l'embouchure, nécessitant 500.000 m<sup>3</sup> de béton. Les turbines tourneraient seulement à marée descendante, fournissant une puissance de 300.000 kilowatts et une production annuelle de 700 millions de kilowatts-heure. Le futur barrage de la Rance a été minutieusement étudié... à Grenoble, dans les Alpes, grâce à la construction d'un modèle réduit, représentant fidèlement les moindres détails de l'estuaire à raison de 50 m. pour 25 kilomètres.

### Faut-il sacrifier le Mont Saint-Michel ?

Tout au fond du golfe formé par le Cotentin et la Bretagne se trouve le site célèbre du Mont-Saint-Michel : une abbaye à la flèche aiguë, au sommet d'un îlot pointu comme un volcan, des maisons basses, une longue digue qui traverse l'infini des périlleux «sables mouvants», reliant le Mont à la terre... c'est là un décor unique, chargé d'histoire, que vient malheureusement menacer le projet d'équipement de la baie du Mont-Saint-Michel.

Plusieurs projets s'affrontent. Le plus étudié consiste à construire en pleine mer une digue toute droite, reliant la pointe française de Cancale aux îles anglo-normandes Chausey ; de la pointe de Granville partirait une seconde digue, perpendiculaire, contenant les vannes et les turbines.

La surface du bassin ainsi constitué atteindrait le chiffre formidable de 500 km. carrés ; l'usine totaliserait 5 millions de ch. soit le double de l'usine américaine de Grand'Coulée — record du monde — avec une production annuelle de 15 milliards de kilowatts-heure, soit à peu près autant que toutes les usines hydro-électriques françaises réunies !

M. Albert Caquot, membre de l'Institut et ingénieur français bien connu, a étudié un projet un peu différent, comportant une digue en arc de cercle reliant directement la pointe de Cancale à celle de Granville ; le bassin semi-circulaire ainsi obtenu serait coupé en deux par une digue médiane contenant l'usine, qui fonctionnerait sur le principe du double bassin.

Des constructions aussi colossales, sur un sol sous-marin encombré de sables mobiles, sont-elles techniquement possibles ? L'avenir répondra. Pour le public français, soucieux de sauvegarder ses paysages, le point de vue esthétique et touristique l'emporte sur les problèmes techniques. On affirme, il est vrai, que les digues, très basses, seront invisibles dans l'éloignement ; mais le danger esthétique n'est pas là ; il est dans la submersion permanente des « prés salés » et de ces espaces immenses, mêlés d'eau et de sable, qui donnent leur caractère unique à la baie du Mont-Saint-Michel. Ici comme dans les plaines du Bas-Rhône, il faudra choisir entre la beauté d'un site illustre et l'autorité sans nuances de kilowatts.

AUTOUR DU TRI-CINQUANTAIRE DE  
VICTOR HUGO

---

QUELQUES CHOSES VUES

par GEORGES LECOMTE

de l'Académie Française

De ma Bourgogne, j'arrivai à Paris, où je venais terminer mes études de Droit, le 1er juin 1885.

Logé haut, dans le quartier des Invalides, j'aperçus de ma fenêtre, par dessus les toits hérissés de cheminées, un voile de deuil géant qui tombait du faite d'un édifice. Et aussitôt je me rappelle que le cercueil de Victor Hugo, mort quelques jours auparavant, est placé sous l'Arc de Triomphe.

Je descends de mon perchoir et j'enfile des rues au hasard. Je m'é gare un peu et je me trouve place de la Concorde. J'avance dans l'avenue des Champs-Élysées. J'admire les pelouses fleuries, les massifs d'arbustes, les thyrses blancs et roses des arbres, (c'était alors des marronniers que des platanes ont remplacés, les feuilles de ceux-ci supportant mieux les émanations nocives des autos). L'été répand son allégresse. Sommes-nous dans une journée de deuil ? Oui, mais la saison a préparé une apothéose.

Tout en marchant, j'aperçois mieux l'Arc de Triomphe. Bientôt je distingue le fameux haut-relief de Rude, *La Marseillaise*, le groupe de vieux et jeunes soldats qui semblent crier « Aux armes ! Citoyens », qui partent pour le « jour de gloire » et animent la pierre de leur incomparable élan d'enthousiasme martial. Des vers du poète sonnent à ma mémoire :

*O Soldats de l'An Deux*

.....

*La Liberté sublime emplissait leur pensée  
Flottes prises d'assaut, frontières effacées  
Sous leur pas souverain.*

.....

*La tristesse et la peur leur étaient inconnues  
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues  
Si ces audacieux,*

*En retournant les yeux dans leur course olympique  
Avaient vu derrière eux la grande République  
Montrant du doigt les cieux.*

Enfin me voici tout près du monument.

Des lampadaires, dont les flammes vacillent sous la brise — ou peut-être sous le souffle de l'émotion unanime, — entourent le haut catafalque, et des cavaliers le protègent, sabre en main, dans une immobilité hiératique, figés, eût-on dit pour l'accomplissement non d'un devoir militaire, mais d'une mission sacrée.

Des délégations se succèdent. L'une d'elle, composée de Bretons, est rejointe par Renan. Un assistant s'approche de lui et pour marquer à l'illustre écrivain son admiration, il lui dit avec une ferveur naïve : « *Et pour vous, Monsieur Renan, ce sera la même chose* ». On peut imaginer quel sourire de discrète indulgence pardonna cette gaffe pleine de bonne intention.

C'est ainsi qu'un pittoresque assez cocasse peut se mêler au solennel.

Douze jeunes poètes étaient préposés, comme serviteurs du Verbe, à la veillée de la dépouille, gisant dans le petit cercueil sur lequel une multitude d'yeux sont fixés, qui se détache contre l'azur lumineux au fond de l'embrasement de l'immense portique, et cela présente à l'esprit une fascinante antithèse, comme Victor Hugo lui-même l'aurait pu choisir pour sa fête funéraire.

Spectacle ineffaçable, auquel va s'ajouter l'image du cortège sans fin, accompagnant le corbillard des pauvres, exigé par le testament du grand défunt, et qui le menait — autre antithèse — humble et noir, dans la splendeur d'un jour radieux, les fastes de funérailles grandioses, et l'hommage d'un peuple, jusqu'au Panthéon, ce tombeau des hommes qui sont l'honneur d'une nation et de l'humanité.

Mais j'avais un souvenir de Victor Hugo vivant. Pendant de courtes vacances, gamin de 12 ou 13 ans, on m'avait mené à Paris et conduit au Châtelet pour voir une féerie, *Peau d'Ane*, je crois. Mon fauteuil d'orchestre était voisin d'une baignoire. Un grand-père y était entre deux beaux enfants. La personne qui m'accompagnait me chuchota : « Victor Hugo avec Georges et Jeanne ». J'examinai le vieux Monsieur, chenu, barbu, certes un vrai grand-papa. Il ne regardait pas la scène. Son attention errait ailleurs, souvent tournée au dedans de lui-même, comme s'il suivait là une fantasmagorie autrement puissante que celle dont s'amusaient ses petits-enfants. Mais il y avait aussi sur son visage quelque chose d'effarouché, l'inquiétude d'un vieillard sur le qui-vive dans une crainte d'être objet de curiosité. Il se résignait dans

un serment de patience en se redisant peut-être ces vers écrits jadis :

*Moi, qu'un petit enfant rend tout à fait stupide  
J'en ai deux.....*

J'allais bientôt lire *Les Misérables* et, tout au long de ma lecture, je revoyais l'expression de l'homme à cheveux blancs qui tout simplement, comme il avait donné à Jeanne un pot de confiture, donnait, à elle et à son frère, en sacrifiant une soirée, l'aliment du merveilleux à leur imagination.

Et, en ce juin 1885, je pensais à ce Hugo, génie universel « sans frontières », selon le mot de Beaudelaire, à cette pensée multiple qui se développe dans tous les sens, à ce poète qui ajoute sans cesse une nouvelle corde à sa lyre, lui fait rendre le son des plus mystérieuses profondeurs, à ce voyant qui la rend prophétique. Tous les éléments et les sentiments, il en a entendu et reproduit les chants et les pleurs. Il contemple, il rêve, il devine et, avec une éloquence insurpassable, il nous initie à ce qu'il a vu, à ce qu'il a espéré de grand, de magnifique, de surhumain.

# UNE NOUVELLE BATAILLE D'HERNANI

par PIERRE PARAF

Nous avons failli avoir pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de Victor Hugo une nouvelle bataille d'Hernani.

Depuis ce soir du 26 février 1830 où le chevaleresque bandit apparaissait pour la première fois sur la scène de la Comédie Française, les passions ne se seraient-elles donc point calmées ? ...Magnifique témoignage de la vitalité de Victor Hugo. Dans sa crypte obscure du Panthéon où sous la couronne de colonnes qu'il a chantée, il peut dormir content. On se bat encore autour de lui.

Hernani... Réveillez vos souvenirs romantiques, nous sommes en plein hiver 1830, en cette année où le libéral Louis-Philippe après les trois journées de juillet, va succéder à Charles X. Toute la jeunesse du Cénacle dont Victor Hugo est le dieu s'est mobilisée. Frémissante, excessive, elle a fait le siège du parterre, des galeries. Elle porte des pourpoints de velours et des cheveux plus longs que nos existentialistes. Sa devise, c'est le mot espagnol « Hierro » — par le fer. — Le gilet rouge de Théophile Gautier rayonne. Des invectives fusent des galeries à l'encontre des bourgeois glabres et chauves, ce qui est alors fort mal considéré. On leur crie, en désignant leur crâne : « A la guillotine, les genoux ».

Mais eux, les bourgeois de l'orchestre et du balcon se scandalisent dès les deux premiers vers du drame. Parce qu'il y a de l'un à l'autre, selon le terme de la métrique, un enjambement « On frappe à l'escalier dérobé ».

Ils se scandalisent parce que Dona Sol dit à Hernani avec une passion que l'on juge indécente :

« Vous êtes mon lion, superbe et généreux ».

Et parce que Hernani crie à Ruy Gomez da Silva :

« Vieillard stupide, il l'aime ».

Et que le vieillard stupide, passant la rampe devient : « Vieil as de Pique », ce qui semble le comble de l'insolence.

L'autre soir, il n'y avait pas de gilet rouge dans la salle de la Comédie Française, seulement des smokings et des dernières créa-

tions des grands couturiers. Mais la ferveur des Hugoliens s'émut ; parce qu'on perçut des rires plus ou moins étouffés et que certains critiques et spectateurs, entraînés au Montherlant, à l'Anouilh, au Marcel Aymé, au Sartre, trouvaient Victor Hugo tant soit peu ridicule et démodé... C'est qu'ils ont perdu l'habitude de ces sonorités magnifiques, de ces nobles envols.

Tout récemment, peu de jours après ce gala, j'ai assisté à une représentation ordinaire d'Hernani. La salle était pleine comme au soir du 26 février 1830. Et le public, de l'orchestre au dernier étage, frénétiquement applaudissait et se montrait charmé des décors, des costumes, de l'interprétation. Peut-être les acteurs avaient-ils tenu compte de certaines observations. Leur articulation semblait parfaite, leur enthousiasme était à l'échelle du génie de Victor Hugo.

D'abord ce n'est certes point avantage négligeable qu'Hernani soit joué par un garçon de vingt ans, un authentique jeune premier.

Et puis, il a fort bien compris, ce grand public, qu'il ne s'agit pas d'une pièce de 1952, mais d'une magnifique imagerie romantique.

Victor Hugo avait un peu plus de 27 ans lorsqu'il la composa. A l'écouter, à le relire, on s'émerveille d'une telle réussite. Sans doute y a-t-il ça et là, et notamment dans cet acte du tombeau de Charlemagne quelques éléments de mélodrame qui rappellent le vieil Ambigu, et le fameux monologue de Charles-Quint n'est-il pas sans longueurs.

Mais Hernani n'en est pas moins un enchantement. Le village espagnol proche de la frontière dont Victor Hugo tout enfant entendait prononcer les syllabes lorsqu'il traversait les Pyrénées dans le carosse de la générale Hugo pour rejoindre son père, ce petit village qui devait donner son nom à un des plus célèbres héros romantiques, est entré à jamais dans l'histoire littéraire de France.

On ne pouvait mieux ouvrir le cycle Victor Hugo qu'en donnant leur essor sur la scène de la Comédie Française à ses strophes ardentes.

Le public de Paris continue de vibrer aux beaux vers et aux grandes pensées.

Le Père Hugo, comme Hernani, continue d'avoir vingt ans.

# LA GEOGRAPHIE HUMAINE

par P. DEFFONTAINES et  
M. JEAN-BRUNHES-DELAMARRE

La Géographie humaine — qui est suivant diverses définitions « l'étude de la surface humanisée de notre planète », « la description et l'explication des paysages », « la science de la répartition et de la coordination des faits de l'occupation humaine » — a de lointaines origines que l'on peut déceler déjà dans les ouvrages de plusieurs écrivains grecs et latins. Cependant ce n'est qu'au XIXe siècle et au début du XXe siècle que devaient s'affirmer les conceptions directrices de la Géographie humaine et que celle-ci s'individualisa nettement parmi les autres disciplines scientifiques. En Allemagne, les noms de A. de Humbolt (1769-1859), K. Ritter (1779-1859) et surtout celui de Ratzel (1844-1904) dominant la renaissance de la Géographie. Mais c'est en France que furent établis les premiers fondements systématiques de la Géographie humaine, et c'est l'Ecole française qui a marqué de son esprit et de ses méthodes l'essor de la géographie humaine moderne. Ses premiers et plus illustres représentants furent Vidal de la Blache (1845-1918) dont l'enseignement et les publications eurent une influence décisive, Jean Brunhes (1879-1930), auteur du premier ouvrage général de Géographie humaine (*La Géographie humaine*, en 1910) et dont le rayonnement s'étendit dans les divers pays du monde, Albert Demangeon (1880-1940) qui fut surtout préoccupé des problèmes d'habitat et de géographie économique.

« Géographie humaine » et non « Anthro-po-géographie » — les géographes français tiennent à ce titre qu'ils ont créé et qui d'ailleurs a conquis partout droit de cité. Par ce choix, les géographes témoignent qu'il ne s'agit pas seulement pour eux d'une géographie des hommes envisageant uniquement l'espèce humaine en ses variétés, suivant leur importance numérique — étude statique ou démographique de l'effectif humain — mais d'une géographie de toute l'œuvre humaine sur le globe, de tout l'effort paysagique des hommes, quels qu'en soient les mobiles économiques, sociaux, intellectuels, religieux...

La géographie humaine requiert d'abord une observation et une description très précise des faits, et pour que celles-ci soient

vraiment fructueuses et utilisables, des observateurs perspicaces et formés : « Ne voit pas qui veut ». « Il faut savoir pour voir »... Mais la géographie n'est pas que descriptive, ce qui en ferait un art plutôt qu'une science. Elle veut être une explication, et pour arriver à ses fins, élabore des méthodes de travail, cherche à découvrir des rapports, des lois, le processus des développements, et propose des classements. Tâches difficiles et délicates : la matière dont traitent les Sciences « exactes » (physique, chimie, etc...) se laisse plus facilement appréhender, codifier et classer que la matière vivante, mouvante, agissante et fluctuante, objet des Sciences de l'Homme.

Quels sont donc les faits qui entrent dans le champ d'observation de la géographie humaine ? Tous les faits qui s'inscrivent sur la surface terrestre et dont l'inscription est due à l'action des hommes ; ceux-ci marquent le sol par leur présence elle-même (répartition des masses humaines, formes de peuplement, etc...) et par les traces matérielles de leur adaptation au cadre terrestre (habitations et chemins, champs et élevage, exploitations minérales, etc...). Ce qui ne « s'installe » pas sur le sol, ce qui n'y prend pas appui, est donc extra-géographique ; tout au moins dans la mesure où l'on ne peut en constater de manifestations visuelles, pratiques, localisables. L'étude du culte des morts relève d'autres disciplines que la nôtre mais elle entre dans le cadre géographique lorsqu'on considère comment les offrandes, les sacrifices, et les diverses conceptions de la survie marquent le sol (élevage, culture, destructions, constructions...)

La première tâche du géographe humain après avoir observé un fait est de le situer sur la terre et d'en déterminer l'extension, ce qui le conduit, et ceci est indispensable, à la cartographie. Travail qui paraît simple mais qui est en réalité fort compliqué, car déterminer c'est limiter. Les limites ne sont pas des lignes brusques et nettes, mais bien plutôt des zones où les faits s'imbriquent, entrent en contestation, se raréfient tandis que d'autres s'amplifient. Dans ces « zones marginales » les faits sont souvent plus intéressants à étudier qu'ailleurs, ce sont là des fronts de bataille où il est plus facile de discerner les raisons de conquête, d'évolution, d'hybridation.

Observation et localisation des faits permettront au géographe, après que celui-ci aura réuni et situé ses matériaux, d'effectuer un triage nécessaire et d'écarter le fait unique, exceptionnel, qui peut avoir une valeur d'expression sociale (la maison de type basque qu'un riche et fantaisiste propriétaire construit à Deauville) mais qui ne constitue pas le « paysage ». Or c'est à ce « paysage » et aux éléments « typiques » qui le composent que

s'intéresse le géographe. Celui-ci cherche à localiser des « types », types d'habitation, de champs, de clôtures, etc... Choix délicat : on voit tellement plus facilement ce qui est anormal et rare que ce qui est courant, et pourtant vraiment caractéristiques à notre point de vue. L'archéologue étudiera dans une petite agglomération telle « relique de pierre » que constitue par exemple une porte unique en son genre, tandis que dans le même village le géographe notera, et c'est pour lui essentiel, que toutes les habitations possèdent en général une grande porte cochère, porte des charrettes et du foin, expression de toute une part d'activité de la région.

Ainsi aucun des objets qui entrent dans le champ de l'observation géographique n'est isolé ; il est lié dans un cadre donné à d'autres objets de même nature (ce qui crée le « type » — et de nature différente (ce qui constitue « l'association »). Le détacher de ces ensembles auxquels il participe serait le défigurer, et le géographe saura respecter, dans ses observations et descriptions, le « groupement » des objets et des faits.

Nouvelle étape du travail : discerner les causes des faits observés, rassemblés, associés, découvrir le pourquoi... Une telle recherche s'avère dès l'abord difficile, car le champ d'explication est très vaste. Les conditions naturelles sont loin de tout expliquer, d'autant plus qu'en face de conditions semblables, les hommes font varier les solutions. C'est qu'ils ont, dans la plupart des cas, le choix entre diverses possibilités et que les mêmes éléments n'ont pas pour eux la même valeur suivant les lieux et les époques. À côté d'œuvres humaines qui nous paraissent de soumission ou du moins d'adaptation à certaines conditions ou nécessités, combien d'autres nous semblent au contraire relever de l'insoumission et du paradoxe. Pour en comprendre les mobiles il faut les replacer au moment et dans les conditions où elles se sont produites. Telle agglomération juchée en un site incommode, hostile, « inhumain » s'expliquera si nous nous reportons à l'époque où le souci de défense primait tous les autres ; telle autre qui se construit hâtivement sous nos yeux ne prendra toute sa signification géographique que si nous découvrons les spéculations financières qui en sont la raison. Mais si les hommes ont, dans une certaine mesure, l'initiative de s'installer en tel site, ou d'adopter tel mode de production, ils deviennent par la suite plus ou moins dépendants du parti pour lequel ils ont opté. « Nous ne sommes ni des automates fatalement dirigés, ni des autonomes absolus. Conquérir un pays c'est en dépendre davantage, on en dépend parce qu'on l'a conquis » (J. Brunhes).

La combinaison des conditions et des phénomènes, naturels,

biologiques, humains, qui favorisent ou limitent, stimulent ou restreignent l'existence et l'activité des hommes forme ce que nous appelons un « milieu ». Cette notion de milieu est capitale en géographie humaine. Vidal de la Blache l'avait déjà souligné. M. Sorre l'a depuis encore élargie et enrichie. Chercher à déterminer l'influence qu'exerce toute la combinaison sur ses divers éléments, établir des liaisons explicatives entre ceux-ci et l'ensemble, c'est aussi parvenir à déterminer plus exactement la place, le rôle, la signification de chaque facteur en tant qu'agent géographique — et notamment du plus actif d'entre eux, l'homme. Non pas l'homme, être abstrait, mais organisme vivant, réagissant différemment suivant ses caractères physiques et le milieu (climat, ressources alimentaires, agents pathogènes, etc...) où il se trouve. Non pas l'homme, être isolé, mais vivant en groupe, dans un groupe ayant une structure sociale et économique, indispensable à connaître puisque c'est par elle que s'établissent les relations entre les groupes humains et les possibilités géographiques. (Ch. Parain).

Il ne peut être question d'étudier les combinaisons et leurs éléments comme s'ils étaient figés devant un objectif. Tout est en devenir, tout se transforme à des vitesses très différentes. Un signe nous paraît-il immuable ? Cherchez si sa « signification » n'a pas, elle, changé. Seuls ceux qui jugent à l'échelle de la durée de leur vie peuvent parler de stagnation, de routine. D'où l'erreur commise par certains géographes de considérer par exemple les types d'habitations comme fixes, ne varietur. Quelles qu'en soient les apparences, et sous la pression d'événements économiques et de nouvelles conditions sociales, les maisons rurales se transforment. (D. Faucher). La ferme picarde à cour fermée, qui nous paraît si typique et liée de toujours à la Picardie, est en réalité le résultat d'une évolution ; les cours se sont fermées peu à peu. (Ph. Pinchemel). Il y a des types d'habitation qui ont perdu toute utilité et ont été remplacés par des types sans aucune continuité. Les nouragues qui parsèment la Sardaigne et représente un très ancien type de peuplement dispersé, ont été remplacés par des formes d'habitations en hauteur absolument différentes. (Le Lannou). Nous ignorons tout de cette substitution. Les faits actuels ne peuvent être compris que dans le sens de leur mouvement, et par conséquent qu'en liaison avec leurs stades anciens. R. Dion vient de nous en apporter une incontestable démonstration à propos du Bassin Parisien, de ses paysages découverts ou boisés et de ses régions à peuplement groupé ou dispersé. Le peuplement groupé, disait-on encore récemment, est lié aux régions sèches et perméables, les maisons s'étant agglomérées autour de quelques rares sources ou puits, tandis que le peuple-

ment éparpillé est celui des régions humides et imperméables, les maisons ayant pu s'installer librement autour des nombreux points d'eau. Combien l'explication est trop simpliste ! Après avoir rappelé que pendant les XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, s'accomplit une étape décisive du peuplement des campagnes françaises, les seigneurs ayant eu alors la préoccupation de réunir autour d'eux des colons en assez grand nombre pour percevoir des redevances fixes sur leurs « mesures », R. Dion ajoute : « Les préférences des maîtres de la terre en matière d'aménagements agraires, ont certainement contribué beaucoup plus que l'espacement des points d'eau à imposer à l'habitat rural la forme groupée ». Le regretté Marc Bloch avait montré, lui aussi, à propos du repeuplement des campagnes après les dévastations de la guerre de Cent ans et au cours des XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles que « le travail accompli sous l'ancien régime par la bourgeoisie et la noblesse avait eu pour effet un grand défrichement précisant que l'influence des facteurs physiques a donc été « préparée, aidée ou permise par d'autres facteurs qui viennent de l'homme ». Il ne s'agit donc pas de nier le rôle du cadre naturel, mais il faut comme le retrouver à travers la durée et les structures. Cette attitude d'esprit en face des problèmes posés s'affirme de plus en plus, aussi bien en géographie qu'en histoire (les recherches de l'une et de l'autre étant solidaires) ; elle aboutit à de nouveaux points de vue, à des explications fructueuses et enrichissantes, telles celles toutes récentes de R. Dauvergne à propos des questions agraires.

Découvrir les éléments qui constituent les milieux naturels et humains, saisir la complexité et la diversité de leurs arrangements et interactions, les suivre dans leur transformation — part essentielle de la géographie humaine qui aboutit à la compréhension et à l'explication des paysages, non pas « en surface » mais dans l'épaisseur de leur réalité. Paysage : expression géographique d'un « pays ». Pays : portion de territoire que les groupes humains ont modifié en en découvrant les virtualités, qu'ils ont orienté, par leur présence et leur mode d'existence ou genre de vie, vers un aspect caractéristique et à laquelle, ils ont souvent attribué un nom particulier, un nom de pays. Brie, Beauce, Gatine, Weald, Vallés... nom de pays, de « gau » comme disent les Allemands, mais aussi nom de paysage.

La multiplicité et la diversité des paysages sont fruits de l'occupation humaine. La nature laissée à elle-même n'offre pas à notre observation de « pays » mais de grands ensembles monotones où se repèrent seulement, les vastes différenciations climatiques et végétales : savanes, campos, sertao, taïga...

Dans nos contrées de vieille civilisation, la « fabrication » d'un paysage avec attribution d'un nom, suppose un long contact entre les hommes et la terre, un habitat prolongé sur un espace déterminé, cela suppose des « paysans », hommes d'un paysage, mais dont on ne peut isoler le rôle, encore une fois, de celui des autres classes sociales dont ils ont subi les influences et les pressions. De nos jours, sous la poussée de l'accroissement de la population, du développement des villes et de l'industrie, de l'extension des zones cultivées et habitées, nous assistons à la création de nouveaux paysages, dans le prolongement du passé ou en opposition avec lui, et dont certains traduisent non seulement l'existence, mais l'entrée en compétition de facteurs géographiques agissants (comme le capitalisme et le marxisme) dont on ne peut escamoter ou minimiser le rôle paysagique.

C'est dire que le champ d'explication de la géographie humaine, dont nous parlions tout à l'heure, ne cesse de prendre plus d'envergure. Aussi la géographie humaine est elle-même mise en accusation par des géographes et des non géographes : à leurs dires la Géographie, à vouloir tant embrasser, perdrait de son individualité, empiéterait dans le domaine des autres disciplines scientifiques. Nous répondrons que la Géographie humaine a des méthodes et des objets, qui lui sont propres et dont nous venons d'esquisser les grands traits — et que si les faits paysagiques ont besoin pour être compris, expliqués, suivis, du secours d'autres disciplines des sciences de l'homme (histoire, ethnologie, sociologie, linguistique, technologie, etc...) cela ne peut être qu'un enrichissement pour les unes et les autres. Les sciences ne progressent-elles pas surtout par leurs marges ? L'important, l'essentiel, c'est de saisir les problèmes, ce sont eux qui en fin de compte nous intéressent. (L. Febvre).

Les problèmes, au fur et à mesure que se développent les recherches, se révèlent donc dans tous les domaines comme étant de plus en plus complexes et nécessitant des études de plus en plus approfondies et élargies. Les thèses de Géographie régionale en France, il y a quelques années encore comprenaient une étude physique et humaine de la région considérée. Plusieurs d'entre elles par la suite furent surtout axées sur la géographie humaine de la région. Les plus récentes ne s'attachent plus qu'à défricher un secteur de celle-ci, l'un de ses problèmes ; thèse sur les maisons des Alpes (Robert), sur l'industrie dans la région alpine (Mme Veyret) etc... Quant à la géographie générale, qui répond suivant la définition de A. Cholley « à la préoccupation d'élaborer la connaissance rationnelle des milieux terrestres » et qui permet de constater et de confronter sur un plan beaucoup plus vaste,

les accords, les coïncidences, les oppositions qui existent entre les faits et leur interprétation, et leur signification, elle étend ses ramifications dans de nombreux domaines connexes : géographie botanique, géographie linguistique, géographie politique, etc... etc... En 1912, on créa au Collège de France, une chaire de « Géographie humaine » (Jean Brunhes), aujourd'hui il existe en France deux chaires qui peuvent être rattachées à la géographie humaine, mais qui n'en explorent chacune qu'une des nombreuses parties : géographie des pays tropicaux (P. Gourou) géographie historique (R. Dion).

La géographie humaine s'affirme donc comme Science des synthèses. Mais pour rester synthèse vivante, elle réclame impérieusement des géographes comme des autres chercheurs :

1) qu'ils soient capables sous le coup des découvertes et des faits qu'ils apportent ou qu'on leur apporte, de remettre sur le chantier les conceptions admises, des notions nouvelles retouchées, « dialectisées » apparaissant comme nécessitées par les problèmes posés ; 2) qu'ils admettent et pratiquent un travail d'équipe et d'entr'aide, seule possibilité de prospecter toujours plus en avant les domaines sans cesse plus amples qui s'ouvrent à la recherche. C'est à ces conditions que la Géographie humaine, qui n'est pas qu'explicative et contemplative, mais qui prétend à juste titre pouvoir diagnostiquer et promouvoir, s'imposera de plus en plus comme une science de l'action.



# Poèmes

GERARD DAUMEC (Haïti)

## « CHANT POUR L'AUTRE MOI-MEME »

Ma poésie a un visage douloureux et irréel  
que reflète la mer tourmentée de tes yeux  
ou s'agitent mes rêves déchirés de proscrit  
qui tremblent apeurés sous leur troublante lumière.  
Voici mes dix-neuf ans, voici mes illusions, voici mon insomnie  
que je lie au cœur maternel d'une enfant de seize ans.  
Avant toi, « ma vie s'écoulait fielleuse, amère,  
brodée de larmes et de silences »,  
aucun signe, aucun rivage  
ne s'offrait à ma douleur.  
A cet âge  
ou le cœur s'épuise en rêves éperdus  
ou ma pensée flotte de tristesse en oubli  
je pense à toi, à l'ivoire de ton sourire  
à ton regard où se mire la phosphorescence de nos crépuscules  
je pense à toi : image de ma résurrection  
à ton visage de matin calme  
à ton innocence qui reflète la pureté de nos sources  
grâce à toi, j'ai appris à vivre  
à espérer  
à aimer.

Dans tes yeux peuplés de songes sans lendemain  
j'ai retrouvé les appels douloureux de Jean Brierre  
les élans incompris de Morisseau Leroy  
la nostalgique tristesse de Roussan Camille  
la révolte de René Dépestre  
les protestations de Magloire St. Aude  
le mysticisme de Carl Bouard  
et un peu de l'âme de tous ceux  
qui comme moi, ont découvert la vie  
dans un visage de femme.

---

(\*) Les auteurs haïtiens et français doivent adresser à l'Institut français les poèmes qu'ils aimeraient voir publier à cette place.

ANDRE FREDERIQUE (Haïti)

JOURS SANS HORIZON

A Jean Brierre

Dans ces nuits noires  
trouées de jours sans horizon,  
dans ces rêves énormes  
frangés d'espoirs sans lendemain,  
les corps couverts de nuit  
mâchent des sourires crépusculaires.

.....

Dans tous les coins douloureux,  
ou la souffrance envie la joie,  
sous toutes les lumières blafardes  
ou la tristesse se grise,  
ils promènent leurs rêves déchus  
sur leur cœur ulcéré.

Ils sont partout :  
la soute des navires,  
les dédales des impasses sombres,  
la brousse inclémente,  
abritent leurs corps calcinés.  
Epaves incomprises des grands quais  
ils traînent des regrets  
bronzés au dur soleil lointain  
et, dans ces nuits noires  
creusées de jours sans horizon  
brillent parfois sur leurs lèvres épaisses  
des aurores sanglantes.



# Silhouette

## JEROME ET JEAN THARAUD

par André DELACOUR

La mort de Jean Tharaud ramène notre attention sur une œuvre littéraire qui s'est étendue presque sur un demi-siècle et qui, par son originalité, par sa perfection s'y est montrée sans équivalent. Son frère Jérôme et lui l'ont réalisée en une collaboration si intime que personne, ni eux-mêmes n'ont jamais pu dire quelle avait été la part de chacun dans cette collaboration.

Physiquement ils se ressemblaient si peu qu'ils n'avaient pas l'air d'être de la même famille. Jérôme, l'aîné, sortait de Normale Supérieure ; Jean, le cadet, de l'Ecole des Sciences Politiques. Mais quelque chose de plus secret que la ressemblance physique, de plus profond que la différence des études, de plus impérieux que le choix des carrières, devait les unir au point de les identifier l'un à l'autre et accomplir ce prodige : de deux hommes faire un seul écrivain.

Ils le furent, dès le début du siècle, et pour leur premier livre : **Dingley, l'illustre écrivain** qui, du jour au lendemain, en 1906, leur acquit la notoriété. Mais auparavant, Jérôme étant l'ami de Péguy, ils avaient signé de leurs deux prénoms et de leur nom, des nouvelles et des chroniques dans **Les Cahiers de la Quinzaine**. Dingley était moins un roman, qu'un portrait psychologique admirablement fouillé, d'une vie et d'un relief vigoureux, et dans lequel on reconnut l'auteur anglais Rudyard Kipling.

Mais ce qui était déjà remarquable dans ce livre, c'était la maturité de la pensée, la sûreté avec laquelle était conduite l'analyse, et la perfection d'un style à la fois pur et coloré.

Après avoir été, au sortir de l'Ecole Normale, lecteur à l'université de Buda-Pest, Jérôme était rentré à Paris où il avait retrouvé Jean. Il était devenu le secrétaire de Maurice Barrès chez qui son frère le remplaçait, chaque fois qu'il partait en voyage. Chez Barrès les Tharaud finirent de se former littérairement ; mais ils ne subirent pas son influence. Ils y prirent plus rapidement conscience de leur personnalité ; suivant le mot de Pindare, ils y devinrent ce qu'ils étaient.

En 1907, ils publiaient un roman **Les Hobereaux**, dans lequel ils étudiaient la ruine d'une famille noble en Limousin, et qui n'eut aucun succès. Peu après ce fut **La Maîtresse Servante** qui, au contraire, élargit et affermit leur réputation. C'était l'histoire d'une ouvrière parisienne que son amant amène dans sa propriété provinciale pour lui faire servir sa mère et qui, bientôt sent se réveiller en elle un atavisme de campagnarde, se rend captive de la terre et se réalise en la cultivant. C'est un récit d'une exactitude et à la fois d'une poésie qui firent impression.

Pourtant, malgré cette réussite, certains critiques et surtout les auteurs eux-mêmes se rendirent compte qu'ils n'étaient pas complètement des romanciers. Et parce qu'ils avaient déjà beaucoup voyagé, et se rappelant les souvenirs de leurs voyages, en réfléchissant sur tout ce qu'ils avaient vu et observé, en faisant la synthèse de toutes leurs observations, ils découvrirent quel genre de littérature allait leur permettre de s'accomplir.

On a dit et répété qu'ils étaient des reporters, mais qu'ils avaient fait entrer le reportage dans la grande littérature. Ce n'est pas tout à fait vrai. Car la suite de leurs ouvrages sur l'Europe centrale et orientale, et l'autre suite sur le monde arabe, sont beaucoup plus et beaucoup mieux que des reportages, si littéraires, si parfaits qu'on les suppose. Les Tharaud n'ont pas écrit et publié que des impressions de voyages ; derrière ce qu'ils voyaient, ils se sont efforcés de découvrir ce que l'étranger ne peut voir ; et ils y ont réussi. Du spectacle, ils ont dégagé l'enseignement. Ils ne l'ont pas saisi au passage comme une simple « chose vue ». Mais ils se sont demandés s'il n'était pas aussi un symbole. Et ils sont partis de là pour y penser, pour s'instruire ; et ensuite après un mûrissement plus ou moins long, pour faire de tout cela, patiemment et amoureusement, une œuvre d'art.

Ainsi dans leur série : **l'Ombre de la Croix ; La Rose de Saron ; Quand Israël est Roi ; L'An prochain à Jérusalem**, ils ont évoqué avec une vérité intense et peut-être définitive, ces Israélites errants et fiévreux, agglutinés dans les grands centres d'Europe, mais le regard et l'espoir toujours tournés vers Jérusalem. Sur le Sionisme, ses illusions et ses déceptions, ils ont dit les choses les plus profondes et les plus justes, mais en les mettant en images et en nous contant des histoires saisissantes comme celle de Sarah et de ses compagnons, ou celle de « La petite fille du Ghetto ». Avec un intérêt, et même une amitié rares, ils ont été les peintres prestigieux de l'éternelle inquiétude d'Israël.

De même dans leur série musulmane, **La Fête Arabe ; Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas ; Rabat ou les Heures marocaines ; Fez ou les bourgeois de l'Islam**, ils ne nous ont pas offert que des

tableaux éclatants de couleur, ou poétisés de mélancolie. Derrière la noblesse des attitudes, la courtoisie des gestes et des paroles, ils ont discerné l'indifférence totale de l'Arabe aux bienfaits d'une civilisation que lui apporte l'étranger. Ils ont vu que cette indifférence pourrait, un jour, se changer en ingratitude et l'ingratitude susciter la révolte. Le spectacle pittoresque aujourd'hui, demain pouvait devenir inquiétant.

Ainsi du particulier, ils se sont toujours et sans effort élevés au général. Mais sans enfler le ton, en présentant les paysages, les événements, les êtres et les objets d'une façon concrète, précise et pittoresque. Ils n'ont prétendu à être que des chroniqueurs et ils ont été des historiens. Ils se sont défendus de philosopher, et une philosophie se dégage de l'ensemble de leur œuvre. Mais toujours et partout ils sont restés des poètes. Dans tous leurs livres, on trouve quantité de pages qui sont des poèmes en prose et qui pourtant ne cessent d'être exacts et discursifs. Car ainsi que l'a dit si justement M. André Billy, ils ont réalisé « un étonnant équilibre entre le style de Voltaire et de Diderot et celui de Chateaubriand, de Flaubert et de Barrès ».

Il n'y a aucun de leurs ouvrages qui ne soit une exceptionnelle réussite. Pur de dessin, riche de couleur, il fait de l'information une matière d'art, et à la parfaite mise au point de la pensée, il ajoute le choix judicieux et l'harmonie sans défaut de l'expression.



# COURRIER DE FRANCE

---

## L'INSTITUT GEOGRAPHIQUE NATIONAL

par Albert RANC

L'Institut Géographique National a été créé en 1940, date à laquelle, Service du Ministère des Travaux Publics, il fut substitué au Service géographique de l'Armée. Il a été précisé dans ses statuts que sa création avait pour objet l'exécution dans le domaine géodésique, topographique et cartographique de tous travaux d'intérêt général. En fait, son activité technique est répartie en trois directions. La première, celle de la géodésie et du nivellement, comprend l'exécution de toutes les triangulations de divers ordres et les opérations de nivellement de précision. La direction de la topographie et de la photogrammétrie est chargée de l'exécution de tous les levés topographiques aux grandes et aux petites échelles, et de la révision des cartes déjà établies, ainsi que de toutes les opérations relatives à l'établissement des cartes à l'aide des photographies aériennes. Enfin, la direction de la cartographie a pour mission d'éditer les documents originaux dressés par la direction précédente. Elle les fait redessiner, en tire des clichés, exécute les tirages nécessaires et assure la distribution et la vente au public.

La géodésie, objet des travaux de la première direction de l'Institut Géographique National, poursuit la connaissance exacte de la surface de la Terre, ce qui est une question d'extrême complexité. Elle étudie la forme et la dimension de notre planète dans son ensemble et dans ses parties, aussi, avec sa branche mathématique ou géométrique et ses travaux de triangulation, est-elle à la base de la topographie, de la cartographie, de l'hydrographie, comme des navigations maritimes et aériennes. La géodésie sous son aspect dynamique ou physique, par l'étude des variations de la pesanteur à la surface du globe concourt, d'autre part, aux recherches de géophysique, de séismologie, de magnétisme et d'électricité terrestres. Elle contribue ainsi à fournir aux prospecteurs de précieuses données sur la constitution du sous-sol.

C'est sur un réseau géodésique homogène s'étendant à l'ensemble du territoire français et constituant la nouvelle triangulation de la France que s'appuie l'Institut Géographique National pour l'exécution de sa mission primordiale, l'établissement de la nouvelle carte de France. Cela représente une besogne considérable. Il s'agit, en effet, de littéralement couvrir la France entière de points géodésiques, comme des bornes, des monuments, des clochers, à la conservation absolument certaine et dont la densité soit élevée, par exemple, à un point par tout au plus trois ou quatre kilomètres. Leur position

doit être déterminée à environ dix centimètres près. Pour effectuer ce vaste et minutieux travail, il est d'abord nécessaire de reconnaître, de construire, d'observer et de calculer les chaînes de points géodésiques de premier ordre qui traversent le territoire français. La chaîne méridienne, pour ne citer que celle-ci, qui s'étend de Dunkerque à Perpignan, comprend près de cent signaux dont certains ont plus de quarante mètres de hauteur. Dans les mailles que font entre elles ces chaînes de premier ordre, est établi un réseau de grands triangles de trente à quarante kilomètres de côté, qui forment la triangulation de premier ordre complémentaire. A partir d'elle sont observées les triangulations complémentaires de deuxième, troisième et quatrième ordres, qui doivent couvrir le terrain d'un canevas de points à la densité désirée. Cette triangulation de la France est complétée par son nivellement de précision qui donne, au millimètre près, les altitudes de repères qui couvrent le pays le long des voies ferrées, des routes, des cours d'eau et qui bientôt existeront dans toutes les communes.

La nouvelle carte de France est dressée au 20.000ème, c'est-à-dire que sur cette carte un centimètre correspond à deux cent mètres de longueur réelle. C'est à cette échelle que sont effectués les travaux originaux et qu'elle est publiée. Ensuite seulement il est du 20.000ème une généralisation qui est la carte au 50.000ème. Commencée vers 1900 elle a été levée au 20.000 parfois même au 10.000ème par les opérateurs de l'ancien Service géographique de l'Armée opérant à la planchette, donc en dessinant les détails planimétriques et fixant le nivellement au fur et à mesure qu'ils se déplaçaient sur le terrain. Depuis une quinzaine d'années le développement de la photogrammétrie a permis l'utilisation de la photographie aérienne. L'Institut géographique national dispose d'une escadrille d'avions-photographes spécialisés et il possède plusieurs dizaines de stéréotopographes Poivilliers qui sont vraiment des merveilles de mécanique et d'optique de précision. L'emploi de ces procédés modernes simplifie grandement les opérations sur le terrain.

Avec son Ecole Nationale des Sciences Géographiques qui lui fournit ses cadres, avec son appareillage de construction récente, avec ses méthodes éprouvées, l'Institut est en mesure d'exécuter toutes les missions cartographiques qu'on peut lui proposer. C'est presque de tradition. Il ne faut pas oublier, en effet, les premières grandes opérations géodésiques dont l'honneur revient à la France : celle de l'Abbé Picard (1669-1670), en France, celle de Maupertuis avec Camus, Clément Lemonier, en Laponie (1736-1737), celle du Pérou commencée en 1735, avec Godin, Bouguer, La Condamine, Joseph de Jussieu, plus tard la mesure de la méridienne de Paris avec Delambre et Méchain (1792-1798), de Perpignan à Dunkerque. Enfin, n'omettons pas dans nos souvenirs que c'est grâce à la parfaite exactitude des mesures de l'abbé Picard que Newton a pu énoncer la loi de l'attraction universelle qui a immortalisé son nom.

## ROGER MARTIN DU GARD

par André BEUCLER

De Roger Martin du Gard, prix Nobel de Littérature, qui vient d'être promu commandeur de la Légion d'Honneur, il existe un petit portrait signé Jean Prévost, assez peu connu mais fort ressemblant. « Le plus cordial des hommes mène une vie farouche, le gros prébendier a réglé monastiquement sa servitude, le diseur plantureux sèche sa verve, veut un style dur et se donne à grand'peine les vertus négatives. De quoi se punit-il ? Que nous cachent ce visage réjoui et ces mains de prélat ? Collectionneur de bribes, refondeur de chapitres, ces tâches de scribe rassurent sa timidité ; il a eu peur du néant et s'il oublie de vivre, c'est pour vivre toujours. Il est bridé trop serré, tout grand qu'il est ; sans la peur de tomber c'était un colosse et le Molière du roman ». Cordialité connue de tous, craintes ou plutôt scrupules, éclat, renoncement, vivacité, mansuétude, verve, discipline... il y a tout cela chez Roger Martin du Gard, mais aussi autre chose, et d'abord une haute et sereine discrétion. Point de vie secrète ou recluse, aucun éloignement spectaculaire ou voulu, mais simplement une indépendance assez libre d'allure, et même assez solide, et beaucoup plus heureuse que farouche.

Né à Neuilly-sur-Seine en 1881, archiviste paléographe de formation, mais aussi Parisien de Paris, de ce Paris qu'il évoque parfois dans la nostalgie, à l'exemple de ses pairs, Roger Martin du Gard se fit connaître du grand public en 1913, de façon forte et noble, par un roman dialogué, *Jean Barois*, dont le retentissement fut perçu non sans satisfaction dans toute la France universitaire et liseuse de l'époque, parce que l'auteur, avec autant d'aisance que de lucidité, avec une sorte de « vigilance intime », comme écrivait un critique, y faisait magistralement le point de l'évolution des esprits depuis l'Affaire Dreyfus. Cette œuvre dont on peut dire qu'elle était attendue, qu'elle était souhaitée sur le plan littéraire, fut le premier succès de vente d'une jeune maison soudain fameuse qui porta si longtemps le nom de *Nouvelle Revue française*. C'est là, rue Madame, que Roger Martin du Gard se lia avec André Gide, Jean Schlumberger et Jacques Copeau, ses grands amis de toujours. C'est là qu'il subit dans l'enthousiasme, parce qu'elle lui convenait, parce qu'elle allait tout changer, tout orienter, l'influence du Symbolisme, dont la *Nouvelle Revue française*, personnifiée par Gide, Claudel, Valéry, Thibaudet, était incontestablement l'héritière consciente et active.

Cependant, il convient de préciser. Par symbolisme, il ne s'agit plus exclusivement d'un problème de technique et de la forme des vers français, mais,

et ceci sans aucun doute pour la première fois, de qualité d'inspiration, de poésie présente dans la prose, d'un nouveau souci de composition, d'attitude anti-publicitaire, — et enfin d'une certaine conception de l'écrivain, non plus au service de la foule, mais de son art propre, lequel devenait un moyen de justification et une tentative de témoignage. Comme on voit, le ton était tout autre. Il s'élevait, se purifiait. L'essence d'une œuvre passait avant son existence, comme on dirait aujourd'hui. C'est pourquoi l'auteur de *Jean Barois*, puis de la série des *Thibault*, fut salué comme un artiste à la fois nouveau, audacieux, parfaitement probe et en même temps raffiné, ce dernier terme entendu dans son sens évidemment le moins léger, le moins barrésien, c'est-à-dire le plus gidien. Pour préciser, Roger Martin du Gard, romancier réaliste, voire naturaliste, mais objectif, scrupuleux, dépouillé, se distinguait d'emblée de tous ceux qui l'avaient précédé sur le chemin de raconter : Zola, Maupassant, Bourget, pour ne citer que trois noms. Il s'en distinguait par le souci, par l'intention, par le goût, et aussi par le sens, avoué ou non, d'une mission déléguée aux artistes, selon laquelle la vulgarité, la notoriété forcenée, la facilité, les complaisances trop visibles au public, devaient être combattues au bénéfice de la plus belle honnêteté qui soit : celle de penser.

Tel est l'écrivain dont le succès (écrivait Thibaudet il y a vingt ans) a été pour quelque chose dans la mise en chantier des cycles actuels. L'homme ressemble à ce parfait *artifex*. Roger Martin du Gard vit tantôt dans le département de l'Orne et tantôt dans celui des Alpes Maritimes. Il se montre parfois à Paris, à ses seuls amis, dans un appartement de la Rive Gauche que les chasseurs d'images célèbres n'ont pas encore découvert. Mais il préfère le séjour de Nice, surtout pendant les saisons mortes, quand la ville n'est que douce et calme et que rien n'y heurte la sensibilité. Roger Martin du Gard ne fuit systématiquement ni les hommes ni la vie. Bien au contraire. Mais il aime la vie et les hommes en fonction d'un choix. Il ne cède pas aux rumeurs. Comparés aux snobismes divers — quelle que soit leur nature ou leur séduction — l'indépendance lui paraît être quelque chose d'irréprochable, de modeste, d'intègre, et pas seulement un luxe suprême. S'il refuse d'écrire des articles, de se prêter à l'interview, de comparaître devant le micro, enfin s'il « quitte ce bruit » comme le conseillait Goethe, ce n'est point pour se punir, ou pour se complaire dans des habitudes monastiques ou kantienne, c'est parce qu'il ne peut ni ne veut se risquer à créer au hasard, à entrer dans un illusionnisme de plus en plus répandu. La parade n'est point son fort. Mais s'il se dérobe, comme chacun sait, c'est d'abord par respect de ce qu'il sent et pense. Par respect aussi de ses lecteurs, et enfin de l'art tout court, qu'il est un des rares à placer aujourd'hui très haut. Ce dont nous le remercions chaque fois que nous avons l'heureuse chance de bavarder avec lui, avec ce sage resté jeune et réjouissant, avec ce grand écrivain au jugement si juste et si large, aux boutades si fines, et qui se continue par un épistolier probablement unique.

# Les livres

Jules BERTAUT — *Paris à travers les âges*

(Paris 1951 éd. Hachette — 1 vol. 319 pp.)

Paris, deux mille ans ? Voire. Pierre Gaxotte lui en accorde généreusement mille de plus, sinon deux. Le vrai, c'est que sur la date de naissance de la petite bourgade gauloise, Lutèce, cité des Parisii pêcheurs et bateliers, acagnardée dans la barque de son île qu'enserrent les deux bras de la Seine, nous ne savons exactement rien. Son nom apparaît pour la première fois dans les commentaires du César envahisseur, en l'an 53 avant Jésus-Christ ; mais à l'arrivée des légions de Rome, nous savons ce que les Parisii, premiers résistants, firent de leur petite cité semi-lacustre : une flambée. Ils ne laissèrent pas au Romain une seule maison de bois.

Le futur Paris était né, il faut le croire, sous le signe du phénix. Il était écrit qu'il ressusciterait éternellement des ruines, qu'une histoire glorieuse mais tragique, lui infligerait. Trois cents ans après cet autodafé, il devenait pendant cinq années, le séjour de prédilection de l'Empereur Julien. Qui de nous n'a pas traduit, au début de ses « humanités », comme on disait au temps que l'on avait encore le sens de l'humain, cette jolie page si fine de lignes et de couleurs où l'Apostat chante l'air léger de Lutèce, son ciel lumineux, sa rivière limpide... et ses bons vins, qu'il préférerait au falerne même dont Horace emplissait si joyeusement sa coupe ? Eh oui, les vins du jeune Paris étaient alors d'une noble pourpre ; ils le sont restés longtemps. Le vieux Parisien, qui écrit ces lignes se souvient d'en avoir dégusté dans sa jeunesse de ce « petit vin de Suresnes » qui était une merveille.

Les fêtes du bi-millénaire — si l'on s'en tient à la date des Mémoires de César — ont valu à notre vieux Paris les bien émouvants hommages des maires des grandes villes de l'univers qui y ont été conviés. Si tous sont restés fidèles à la tradition en célébrant l'excellence de nos virtuoses du gril et de la casserole, ils n'ont pas estimé suffisant de proclamer, comme nos rivaux en gastronomie, les Chinois, que la plus haute vertu d'un peuple est la qualité du bien-manger. Ghulem Ali Allana, maire de Karachi, l'ardent leader de la Ligue musulmane et le président des Fédérations des Chambres de commerce du Pakistan, qui, à quarante ans, a parcouru toute la terre, a bien voulu faire à notre grand-ville, comme on chantait au temps du bon roi Henri, l'honneur de la dire la Cité la mieux dessinée de l'univers, la « dream City », la ville du Rêve. Et, en épilogue de sa sixième session, la conférence générale de l'Unesco n'a-t-elle pas suivi, avec une unanimité qui a ému tout Paris, la suggestion des délégués d'Haïti et du Liban, pour déclarer solennellement qu'« au cours de sa glorieuse et parfois douloureuse histoire, Paris, Ville-

lumière, cœur et cerveau de l'humanité, a contribué par ses institutions au rayonnement de la pensée et d'un humanisme qui honore le monde et la France » ? Dans ces paroles, si douces à entendre de lèvres étrangères au lendemain des années noires qu'a vécues Paris, ne croit-on pas retrouver l'écho de celles mêmes qu'un jour — il y a près de quatre cents ans — prononça Montaigne, et qui sont aujourd'hui gravées sur le socle de sa statue face à notre vieille et illustre Sorbonne : « Paris a mon cœur dès mon enfance ; je ne suis Français que par cette grande cité. Grande surtout et incomparable en variété, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde. »

Le bi-millénaire de Paris vient de lui apporter les multiples hommages de nos écrivains. De M. André Maurois à M. Jules Romains, qui n'a pas apporté sa gerbe de fleurs ? L'un de nos meilleurs historiens, celui peut-être à qui les dieux ont donné au plus haut point l'art de ressusciter, avec toutes les forces et toutes les couleurs de la vie, le passé qu'il se plaît à nous raconter. M. Jules Bertaut, héritier du grand et passionnant Lenôtre, vient dans un livre du célèbre *Rayon d'Histoire* de réussir une œuvre qui semblait défier tout effort : faire sous nos yeux, siècle après siècle, naître, grandir, s'épanouir, lutter et prospérer, succomber pour rejaillir de ses ruines, triompher toujours de ses malheurs, l'indestructible Paris, l'autre Ville éternelle.

Conter les étapes de cette longue existence, traversée par tant d'événements, et d'une telle ampleur, tant de guerres étrangères et intestines, tant de changements de dynasties et de régimes, tant de révolutions, politiques ou sociales, mettre de l'ordre dans le désordre de l'histoire, tout dire, l'essentiel du moins, de ce qui a, d'âge en âge, modelé le visage de Paris et marqué son destin, cette analyse et cette synthèse tout ensemble les condenser dans un seul livre, et que ce livre soit exempt de sécheresse, attachant, vivant, n'était-ce pas là une entreprise qui semblait dépasser tout talent ?

M. Jules Bertaut a tenu cette gageure avec un extraordinaire bonheur. Du Paris des origines au Paris d'aujourd'hui, il nous offre une suite de tableaux où la peinture du milieu urbain, de l'atmosphère, des mœurs, de la civilisation se mêle intimement au récit des petits faits ou des grands événements dont s'est tissée l'histoire de la cité.

Paris capétien de la fin du X<sup>e</sup> siècle, enfin promu capitale, qui vient de briser lui-même l'assaut tragique des Normands, après avoir déchiré l'infâme traité signé de la main d'un roi lâche qui vendait son royaume — déjà !

Paris, ville forte, travailleuse, commerçante, centre de la vie intellectuelle et de la vie religieuse, cœur de l'Université et pôle d'attraction de l'Europe médiévale, premier Grand-Paris de Philippe-Auguste et de Philippe le Bel, grouillant de ses deux cent mille habitants, déjà l'une des plus belles villes du monde.

Paris de Charles V, s'embellissant dans une paix de vingt ans, « orgueilleux et magnifique », et, cinquante ans à peine après la mort du Roi Sage,

un Paris rongé par la famine et la peste, décapité de la moitié de sa population, ravagé par la guerre et par les premières révolutions, un misérable Paris où les loups cherchaient leur proie dans les rues désertes, capitale crucifiée d'une patrie saignée par l'Anglais, l'Armagnac et le Bourguignon, sauvée par Jeanne, la guerrière miraculeuse. Paris des guerres de religion, sauvé par un autre Roi Sage, Henri le Béarnais.

Paris de Louis XIII. « Joli Paris, clair, pimpant, allègre » et Paris royal du XVII<sup>ème</sup> siècle, solennel et fastueux, à l'image de son maître. Paris en fièvre du XVIII<sup>ème</sup>, qui couve sa révolution. Paris de 89, dans la tourmente, dans les cris, dans le sang des massacres — dans la grandeur aussi. Paris, une fois de plus, renaissant de l'Empire, exalté de la gloire napoléonienne, pour s'abattre, si tôt, de la même chute que son Dieu. Paris de la seconde monarchie et du Second Empire. Paris des barricades et d'un désastre. Paris d'hier, en nouveau péril de mort, et Paris d'aujourd'hui, qui, encore et toujours, relève la tête et reprend sa marche.

De cette suite d'images aux lignes exactes et aux couleurs authentiques, vibrantes de toutes les ardeurs et de toutes les passions vécues par la grande ville au fil des siècles, se compose un immense et mouvant panorama où les jours de la joie et de la grandeur alternent avec ceux de l'angoisse et du malheur, les triomphes avec les défaites, les lumières avec les ombres... comme dans l'histoire de toute vie ! Et l'écrivain qui présente à nos yeux de si complètes et si parfaites images s'y montre tout ensemble un grand historien, un psychologue singulièrement pénétrant de l'âme d'un peuple et un peintre au prestigieux pinceau.

## Robert BURNAND — *Paris 1900*

(Paris 1951, éd. Hachette. Le Rayon d'Histoire — 1 vol, 251 pages)

C'est à une heure, à un instant particulier de la vie de notre cher et vieux Paris que, dans un autre livre de la même collection, s'est attaché M. Robert Burnand, remarquable peintre de la *Cour des Valois*, de la *Vie quotidienne en France en 1830* et de la *Vie quotidienne en France de 1870 à 1900*, brillant portraitiste de *Napoléon III et les siens* et du *Duc d'Aumale et son temps*.

Elle n'est guère lointaine, cette heure-là, et pourtant, rejetée dans le passé par deux terribles guerres, par l'ébranlement de toutes les bases sur lesquelles reposait la société française, elle nous apparaît, aujourd'hui, d'avant le déluge.

*Paris 1900*. Paris de la grande foire internationale, de l'insouciance, de la joie, du luxe, de la fête, jetant ses derniers feux avant la tragédie de la guerre de 14. Première année d'un nouveau siècle, croyait-on, riche de promesses. Dernière année plutôt, grosse de menaces, d'une époque qui mourait en beauté, le sourire aux lèvres et la blague à la bouche.

M. Robert Burnand dresse ici une sorte d'inventaire avant décès. Brillant

inventaire. Il nous promène dans un *gay Paris*, qui est, aussi, le Paris de la mondanité — et de la demi ! — à travers les nouveaux quartiers, le long des boulevards frémissants de vie, dans les cafés à la mode, du select *Café anglais* au littéraire *Napolitain*, où règnent Mendès et Courteline au *Maxim's*, royaume de Liane de Pougy et de la belle Otéro, le *Maxim's* de Georges Feydeau, grand maître du rire, partout où se réunissent et caquètent et font de l'esprit les célébrités de la littérature, de l'art et de la scène. Il évoque les beautés féminines, celles du Gotha... et les autres, les visites royales d'un Edouard VII, qui lance la mode, et celles d'un grand-duc Wladimir, les gloires du Pont-des-Arts et celles de la Place Gaillon, les vieilles lunes et les jeunes soleils, les grands soirs du théâtre et les « premières » retentissantes de *Pelléas*, de *Cyrano* et de *l'Aiglon*. Il sauve de l'oubli quelques-uns de ces mots terribles de Rochefort qui, à l'heure où l'on criait *l'Intransigeant*, faisaient s'esclaffer Paris.

Tous ceux, Parisiens ou étrangers, qui ont vécu ce 1900 remercient M. Robert Burnand de leur faire revivre ce temps heureux, cette « douceur de vivre », dans l'ignorance hélas ! des lendemains tragiques qui se préparaient dans les coulisses.

## André MAUROIS — *Cours de bonheur conjugal*

(Paris 1951, éd. Hachette — 1 vol. 252 pages)

En de nombreuses universités des USA., il existe, nous apprend M. André Maurois, des « professeurs de relations conjugales ». Ils se proposent d'enseigner aux boys et aux girls l'art d'« être heureux en ménage ». L'université de Paris, jusqu'ici, ne tient pas cet article-là. Le seul professeur que notre littérature didactique ait jamais compté dans cette discipline singulière, était un « professeur libre ». Il écrivit — en série — les *Lettres à Françoise* — avant, pendant et après — et des *Lettres à Théophile* ; les deux sexes reçurent ses leçons. Quel bien en ont-ils recueilli ? La question mènerait trop loin. Ce maître dans l'art du bonheur sentimental était feu Marcel Prévost. Il connaissait son affaire.

Outre-mer, on ne se contente pas de « leçons ». Certains de ces professeurs de belles manières conjugales se sont avisés d'illustrer leur cours de sketches joués par leurs élèves. L'enseignement est complet : conférences et exercices pratiques. La vie fera le reste. Elle s'en charge !

Séduit par l'idée que lui révélait M. André Maurois, l'un des animateurs — comme on dit — de notre Radiodiffusion nationale s'empressa de la réaliser en la dépouillant de son caractère universitaire et dogmatique — ou, si vous voulez, *dirigiste* ! A qui pouvait-on plus heureusement demander d'imaginer l'histoire d'un couple, « tel qu'il doit être », et, en contre-partie, « tel qu'il ne doit pas être », sinon au plus fin de nos moralistes ?

Avec sa charmante bonne grâce, M. André Maurois a donc bien voulu mettre son grand talent au service de ce petit jeu, de ce profitable divertissement. Il l'a fait avec un tel brio, une telle ingéniosité que, si sceptique soit-on

sur l'efficacité des conseils — ces conseils qui ont toujours le sort des vieilles dames que personne ne suit — on se prend à espérer que ces sages et spirituelles leçons porteront leur fruit, pour le bonheur des ménages et la tranquillité des enfants.

Après une brève allocution annonçant le thème du double sketch qui va mettre en scène ce qui est à dire et ce qui n'est pas à dire, ce qui est à faire et ce qui n'est pas à faire, voici de A à Z, du début de l'idylle amoureuse à l'âge calmé des cheveux blancs, la succession des épisodes vraisemblables — petits dépits ou grandes bagarres — dont le Bonheur conjugal doit sortir vainqueur, ou périr : les heures roses de la cour et de la conquête, l'envol du voyage de noces, la lune de miel et la lune rousse, l'arrivée de l'«ami du ménage», — et l'amie donc ? — les conflits mineurs, les bonnes manières à maintenir contre vents et marées, l'érosion que produisent — d'«une marche invisible et sûre» comme la meurtrissure du *Vase brisé* du tant oublié Sully-Prudhomme, — dix ans de ménage, les grands orages, l'heure du Séducteur et du danger No. 1, la catastrophe... Et le rideau se baisse sur la paix souriante des noces d'argent.

Autant de petites comédies où M. André Maurois prodigue tout ensemble les trésors de sa sagesse, de sa fine psychologie et de cet humour léger, qui, pourtant porte si loin, de naître toujours d'un désir de bienfaisante vérité.

Armand RIO.

## Louis Léon REAU — *Pigalle*

(Paris 1951, éd. Tisné — vol. 1.750 francs)

Je voudrais vous signaler maintenant dans la collection cartonnée des Grands sculpteurs français, paraissant aux éditions Pierre Tisné, sous la direction de Francis Salet, conservateur des musées nationaux, un *Pigalle*, ce sculpteur de Madame de Pompadour qu'a rendu plus célèbre encore que son œuvre la place de Montmartre à laquelle on a donné son nom. *Pigalle* est ici étudié méticuleusement par M. Louis Réau, de l'Institut, dont les découvertes ont ajouté quelques pièces maîtresses à l'œuvre de *Pigalle*. Si Jean-Baptiste *Pigalle*, comme on nous le dit dans ce volume, « est moins étincelant que Lemoyne, Caffiéri et Houdon, il l'emporte sur Bouchardon, sur Falconet, sur Pajou ». Et il est vrai, comme le disait Joubert, que ce sculpteur, réaliste entre tous, « ne pouvait jamais exprimer assez à son gré tous les reliefs du corps humain ». *Pigalle* est un modelleur hors ligne, en effet. C'est la peau sur le muscle qui l'intéresse plus que l'architecture humaine et les abstractions de la forme. Aussi a-t-il laissé peu de dessins. Mais quel art du détail, de l'expression d'une bouche, d'une joue fripée, des plis d'un ventre (dans son *Voltaire*, dans ses *Voltaire*, notamment), ce qui ne l'empêchait pas de montrer de la grâce dans sa *Vénus* ou dans cette *Amitié*, si charnelle et si sentimentale, que lui inspire sa protectrice, Madame de Pompadour. On a dans cet ouvrage exhaustif tout ce que l'on peut demander à un historien d'art sur la person-

nalité de Pigalle et sur son œuvre. La collection où le livre paraît est d'autant plus appréciable que le public a trop tendance à négliger la sculpture, oubliant que les Français depuis des siècles n'ont absolument pas d'égaux dans ce secteur très noble des arts plastiques.

Stanislas FUMET

## Gaston BOUTHOU — *Les guerres*

(Paris 1951, éd. Payot — 1 vol.)

Le grand public commence à pressentir qu'il existe une autre science des guerres que celle des stratèges et des tacticiens : cette « polémologie », suivant l'expression de Gaston Bouthoul, n'est qu'une des branches de la sociologie, mais non la moins délicate, si l'on songe aux tabous qu'il faut oser enfreindre pour réduire les guerres à leurs strictes données de fait.

Car la guerre naît, se nourrit, se métamorphose grâce à des mythes dont le caractère sacré est mis en lumière par un rituel social qui n'a guère changé, somme toute, depuis l'aube de la civilisation. Elle s'entoure d'une littérature qui l'exalte comme l'une des formes supérieures de la vie, et fait de la mort du guerrier l'équivalent d'un sacrifice religieux. Son évidence, sa récurrence, l'aspect inévitable qu'on lui prête, se conjuguent avec son horreur pour le nimber d'une gloire atroce : elle est la figure suprême du destin.

Aucune société ne saurait se passer de glorifier la guerre : une partie de ses disciplines, le fondement de l'éducation qu'elle impose aux enfants, la cohésion qu'elle établit entre ses membres, dépendent directement du respect dont elle sait entourer ses armées. Si, comme le disait un grand soldat, « les raisons de vivre sont aussi des raisons de mourir », la société la plus cohérente est celle où le plus grand nombre possible de citoyens sont capables de mourir en la défendant contre un éventuel adversaire. Il advient même qu'une société déterminée, pour mieux cimenter l'unité de ses membres, désigne cet adversaire virtuel à leur haine, et crée l'état de guerre au sein de la paix. Toute idéologie politique entraîne avec soi la fatalité de la guerre. Quand l'idée de cette fatalité est ancrée dans l'opinion, la guerre devient bientôt une action sainte, une croisade. La propagande fabrique le substrat spirituel de la guerre : une certaine forme de religion.

Il a fallu attendre le siècle où la densité des guerres est maxima — le nôtre — pour qu'une véritable science des guerres se fasse jour dans la sociologie. Je ne sais si le livre de Gaston Bouthoul, autorité internationale dans le domaine sociologique, épuise le sujet ou même le cerne en son entier. *Les guerres, éléments de polémologie*, qu'il publie dans la perspective plus vaste de son *Traité de sociologie*, fort discuté par ses confrères en cette science, ouvre du moins au lecteur ordinaire certaines avenues de pensée : ce dernier y respire un air plus pur qu'à la lecture des feuilles quotidiennes, et s'il s'y débarrasse de son attitude préjudicielle, il lui est loisible de recon-

quérir sa liberté d'esprit devant un phénomène que les sociétés, quelles qu'elles soient, s'empressent d'escroquer à l'ordre véritable des faits.

La première partie du livre est consacrée à la définition et aux délimitations du « phénomène-guerre ». Nous nous heurtons très vite, dans cette tentative, à notre ignorance des faits, en raison même du fatras mythologique et des nuées métaphysiques derrière lesquels ces faits se dissimulent. Le sujet de la deuxième partie est d'exposer ces « doctrines et opinions sur les guerres » : un esprit voltairien y trouverait son compte, car les essais de justification de la guerre auxquels se sont livrés les plus éminents esprits revêtent de par leur confrontation un humour d'autant plus redoutable qu'il est involontaire. Mars, le dieu de l'histoire, éclate d'un rire féroce en lisant les élucubrations de ses innombrables adorateurs. Le lecteur, lui, participe au sacrilège qui le délivre tout en l'inquiétant : il reconnaît le fond absurde d'une certaine logique humaine, et la manière dont une pseudo-science — les idéologies ne sont rien d'autre — se charge d'ensorceler les faits.

Bouthoul passa alors en revue les guerres telles qu'on les voit à l'origine, chez les primitifs : nous y touchons aux racines mêmes du sacré. Ce dernier subsiste intact, quand la guerre évolue sous l'action de la technique. En étudiant les techniques guerrières, l'auteur ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà ; mais son art est tout de synthèse, et le chapitre qu'il consacre à *Tactique et stratégie*, par exemple, nous prépare en nous rappelant notre expérience récente de la guerre psychologique à la partie la plus passionnante du livre, intitulée *Éléments psychologiques des guerres*. La guerre étant « l'équivalent d'une psychose collective », et provoquant « un phénomène d'énorme contagion mentale », présente la révolution la plus radicale qui se puisse expérimenter dans les comportements individuel et collectifs. Elle fait apparaître des besoins inconscients, toute une zone du mystère humain que seules des figurations symboliques peuvent exprimer.

Ici encore, Bouthoul ne découvre rien mais souligne. Le sociologue se plaindra peut-être de l'excès de virtuosité qui menace parfois cette synthèse : les rapprochements que provoque Gaston Bouthoul sont souvent illuminants et discutables comme autant de paradoxes, et malgré le parti-pris d'objectivité du livre, l'esprit alerte et l'ironie brillante de l'auteur se font jour dans la présentation même des faits, sans parler des mots cruels qu'il sème ici et là, comme des traits de colère froide. Nous ne sommes pas qualifié pour le juger selon les critères de ses pairs : lecteur plus humble mais plus passionné peut-être, nous lui sommes reconnaissant de nous avoir rappelé à sa manière ce que Léon Bloy disait magnifiquement, à savoir que l'histoire telle que la fabriquent les hommes n'est trop souvent qu'une « mystification de Satan ».

Pierre EMMANUEL.

## L. C. DUNN — *Race et Biologie*

(Paris 1951, éd. UNESCO — 1 broch. Prix, 75 frs., \$ 0.25)

Pour compléter la série d'études parues au cours de cette année dans la collection « La question raciale devant la science moderne », l'Unesco publie une nouvelle brochure, qui a trait cette fois à la biologie de la race.

Avec l'autorité d'un savant connu dans le monde entier par ses recherches sur ce difficile problème, M. L. C. Dunn, professeur de l'Université Columbia de New York, donne un aperçu clair et parfaitement accessible des notions actuelles, fondées sur les découvertes révolutionnaires de la génétique.

Cette science jeune, dont les résultats sont encore peu familiers au grand public, a permis en effet de pénétrer les obscurs mécanismes de l'hérédité. Elle fait comprendre comment les grands groupes humains ont pu acquérir au cours d'une longue histoire certaines différences marquées dans leurs traits physiques, par un jeu complexe de processus toujours en action : combinaisons de gènes, mutations, sélection naturelle, isolement géographique et social, croisements, migrations.

Dans cette perspective nouvelle, le fait dominant est l'unité humaine. Les races apparaissent comme des subdivisions de notre espèce, séparées seulement par des différences relatives et sujettes à variation, qui comptent bien peu en regard des caractères héréditaires communs à toute l'humanité. On ne saurait plus dès lors soutenir la fiction de races prétendues supérieures, « pures », uniformes, différant radicalement des autres. Ainsi la base biologique que l'ancienne théorie du « sang » semblait offrir aux préjugés de race s'écroule.

## M. SEVIGNE — P. GUERIN de MONGAREUIL — M. PINTA — *Fractionnement chromatographique et dosage de la vitamine A*

(Paris 1952, publ. du C. N. R. S. — 1 broch. 350 francs)

Le Centre national de la recherche scientifique qui édite sous le nom de Bulletin analytique du C. N. R. S. une importante revue bibliographique mensuelle, dont plusieurs sections concernant les sciences biologiques, publie, d'autre part, en monographies, non périodiques, les travaux les plus notables de ses chercheurs. La dernière en date est consacrée au fractionnement chromatographique et au dosage de la vitamine A. Le biologiste est souvent amené à doser cette vitamine dans des milieux fort complexes ; de la précision de ses mesures dépend la solution de maints problèmes dogmatiques ou pratiques. MM. Servigne, Guérin de Mongareuil et Pinta ont mis au point une technique chromatique et l'ont appliquée à l'étude de la vitamine A. Après une descrip-

tion détaillée du mode opératoire, ils terminent leur mémoire par des exemples d'application, qui vont, par ordre de complexité croissante à l'analyse de solutions huileuses à l'analyse des condiments et des aliments solides. Tout laboratoire de recherches alimentaires prendra connaissance avec fruit de ce important travail.

A. MAURER — *Leçons et travaux de  
chirurgie thoracique*

(Paris 1952, éd. Vigot — 1 vol. 500 francs)

La chirurgie thoracique se perfectionne d'année en année et il est indispensable que ceux qui la pratiquent fassent fréquemment le point sur les progrès réalisés. Le docteur Maurer a groupé dans ce volume (Leçons et travaux de chirurgie thoracique) les leçons faites, dans son service, lors des cours annuels de perfectionnement. Les auteurs, après avoir apporté à leur auditoire le fruit d'une expérience encore en pleine action, ont gardé dans la rédaction du présent volume le même souci de vérité et de loyauté. On y trouvera, sous la plume des chirurgiens thoraciques français les plus qualifiés, des exposés du traitement des tumeurs bénignes des bronches, des cavernes du lobe inférieur, du cancer bronchique primitif, des neurinomes intra-thoraciques, auxquels s'ajoutent une étude des problèmes physiopathologiques posés par la chirurgie à thorax ouvert, et l'exposé des soins pré et post-opératoires en matière de chirurgie d'exérèse pulmonaire. Le docteur Maurer annonce que ce fascicule est le premier d'une série consacrée à la chirurgie du thorax ; on ne peut qu'applaudir à son projet.

S. LABORDE — *Le problème du cancer*

(Paris 1952, éd. Doin — 1 vol. 1.100 francs)

Chef du Service de curiethérapie à l'Institut du cancer Gustave Roussy, Madame Simone Laborde était particulièrement désignée pour exposer, dans un volume de l'Encyclopédie scientifique, « Le problème du cancer ». Comme le dit l'auteur dans sa préface, ce livre, volontairement court, ne s'adresse pas aux spécialistes de la question, biologiques ou médecins cancérologues, mais au public éclairé qui s'intéresse au progrès des sciences, dégagées de toute idée mystique ou irrationnelle.

Pour ce public, Madame Laborde a groupé les faits les plus saillants de la cancérologie, en mettant en lumière ceux qui témoignent de l'orientation actuelle de cette discipline, ceux qui sont basés sur l'expérimentation et la stricte observation des faits : il n'était pas de meilleur hommage au labeur des multiples chercheurs, attachés à la solution de si brûlantes questions. Écrit dans une langue aussi peu technique que possible, cet ouvrage captivera ses

lecteurs. En exposant les ressources actuelles de la thérapeutique anticancéreuse, en mettant judicieusement en garde contre les méfaits du charlatanisme, Mme Laborde a fait, de surcroît, de ses dernières pages, une œuvre profitable de prophylaxie sociale et humaine.

## Etienne BERNARD — *Phtisiologues et Phtisiologie*

(Paris 1952, éd. Masson — 1.200 francs)

Représentant le plus qualifié de sa spécialité, le professeur de Clinique de la tuberculose est fréquemment amené à s'adresser, ès qualité, à des audiences officielles. Qu'il s'agisse d'éloges nécrologiques, de paroles de bienvenue à des savants étrangers, d'adresses lues devant des Congrès, le professeur Etienne Bernard s'acquitte de sa tâche avec une grande élévation de pensée et une rare élégance de style. Les médecins amis de l'humanisme lui sauront gré d'avoir réuni en un volume, sous le titre « Phtisiologues et Phtisiologie » quelques-uns de ses discours et de ses allocutions où il a su mettre, comme il le dit si justement, le maximum de cœur dans l'expression de ses idées.

ROBERT WORMS

médecin des Hôpitaux de Paris

# LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

---

## *LA LANGUE FRANÇAISE VUE PAR UN ETRANGER*

par Manfred SANDMANN

« CONJONCTION » regrette que l'abondance des matières ne lui permette de présenter à ses lecteurs que les courts extraits qui suivent, de l'intéressante et spirituelle conférence du Professeur M. SANDMANN.

Vous connaissez tous le mot de Buffon qui a fait fortune comme peu d'autres : « Le style est l'homme même ». Donc celui qui veut faire la stylistique d'une langue doit rapprocher l'homme et la langue qui se trouvent dans un rapport de dépendance mutuelle. Je vais vous donner un exemple concret pour illustrer comment j'envisage ce rapport.

J'arrivais en Ecosse. On m'avait invité à assister à une réunion où un homme de lettres distingué allait nous entretenir sur le théâtre contemporain. La salle était pleine. J'avais trouvé une chaise plutôt au fond de la pièce. Le conférencier commençait à parler. Il s'inclinait au-dessus d'une petite table, sur laquelle il laissait tomber quelques mots monosyllabiques. C'étaient sans doute des mots charmants, chargés de la plus haute signification — mais, puisque l'orateur chuchotait au lieu de parler, je n'entendais absolument rien, la plus grande partie de l'auditoire n'entendait rien et pourtant le conférencier continuait dans les mêmes conditions, sans une interruption. A la fin tout le monde applaudissait poliment et retournait chez soi.

Imaginez-vous une telle scène en France ! Je suis sûr qu'on aurait entendu des cris : « Un peu plus haut, s'il vous plaît ». Un ami du conférencier se serait lancé sur lui en lui chuchotant à l'oreille que son discours était incompréhensible pour la grande majorité des auditeurs.

Entendez-moi bien. Je ne prétends nullement que ce soit la règle en Grande-Bretagne de chuchoter quand on fait une conférence. Ce qui nous intéresse ici c'est le fait qu'un tel débit n'ait pas provoqué de protestations, qu'il soit socialement acceptable, que le conférencier n'ait pas été dénoncé comme impoli.

Voilà ce qui nous intéresse. Qualité du débit, clarté de l'articulation, sonorité de la voix, tout cela est en rapport avec l'idée de la politesse qu'on se fait dans une société donnée.

.....

Mais je voudrais ajouter une observation sur les mots français qui est peut-être plus intéressante encore. Et, cette fois-ci, je me base sur une comparaison avec l'anglais. Les anglais parlent une langue où les homonymes, c'est-à-dire des mots identiques à sens différent se trouvent à foison. Une fois que vous vous apercevez de ce fait vous êtes perdus. On se rend compte qu'on ne saurait presque pas prononcer des phrases anglaises sans faire, consciemment ou inconsciemment, des calembours. Les affiches de propagande commerciale ou politique en ont tiré parti, le music-hall n'existerait pas dans sa forme typiquement anglaise, sans le génie de la langue :

Cook is in a stew without Bovril.

You can whip or cream but you can't beat our milk.

If you wish to be well fired take the sac from us.

Our business is moving.

Be like dead keep mum.

Je voudrais aller plus loin et affirmer que le fameux sens de l'humour britannique n'existerait pas dans sa forme actuelle sans la langue anglaise.

.....

Le sens de l'humour en français se manifeste différemment. On y a recours très souvent à un jeu d'idées, un jeu de formules plutôt qu'un jeu de mots pur et simple. Dans une matière aussi délicate toute généralisation est odieuse, mais je crois, qu'il y a un grain de vérité dans l'affirmation que le jeu de mots anglais peut se faire sans trop d'ironie, pendant que dans le jeu d'idées et de formules français l'ironie est souvent manifeste. Ce qui pour l'anglais est le pun, pour le français est le bon mot auquel l'ironie, très souvent, donne quelque chose d'incisif.

.....

Voilà ce que nous trouvons dans « l'Île des Pingouins » d'Anatole France : Le père Cornemuse pose au savant Agaric la question suivante :

— Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de vos jeunes élèves. Ces chers enfants pensent-ils bien ?

— J'en suis très satisfait, répondit le magister. Le tout est d'être nourri dans les principes. Il faut bien penser avant que de penser. Car ensuite il est trop tard...

.....

Au fond la richesse relative des homonymes en anglais accuse cet esprit de laissez-faire pittoresque, ce manque de différenciation extérieure qui, dans le domaine des sons, correspond aux demi-bruits qui remplissent la « zone grise » du triangle phonétique. Au contraire le manque de synonymes veut dire clarté de différenciation.

Un autre trait du français peut-être mis en relief par une comparaison avec l'anglais, c'est le caractère plus intellectuel des mots français dans le sens de « manque de sensualité ». Ici encore tout est relatif, et vous aurez peut-être l'impression que ma preuve sera basée sur quelques exemples judi-

cieusement choisis à l'exclusion d'autres qui prouveraient le contraire. Il n'en est rien. Le nombre restreint d'exemples est dû au fait qu'on ne peut pas faire mieux dans une courte causerie. Quiconque a l'expérience des deux langues me donnera raison.

---

On pense au vers de E. A. Poe : *Quoth the Raven* : « *Nevermore* » traduit par un très grand maître de la langue française, Mallarmé par : « et le corbeau dit : **Jamais plus !** »

J'admets qu'il y a eu de grands poètes français qui savaient tirer des effets sensuels et musicaux de leur langue.

Qui de nous ne s'est pas attristé parfois sur les vers de Verlaine

*Il pleure sans raison,  
Dans ce cœur qui s'écoeure.*

J. Richepin peint la fuite rapide en disant

*c'est du vif argent... il flotte, flue, file, fuit*

M. Marouzeau rapproche trois vers de trois poètes différents qui tous suggèrent un glissement hostile de serpents :

*Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes*

(RACINE)

*Quel serpent écrasé s'est dressé sous ses pas ?*

(MUSSET)

*Semblait un glissement sinistre de vipères*

(HUGO)

Qu'est-ce à dire sinon qu'il y a toujours eu de grands poètes de langue française ? Mais je trouve cela d'autant plus admirable qu'ils n'ont guère à leur disposition des effets tout faits.

---

Autre chose. En anglais comme en français il y a des mots monosyllabiques : *grand, haut, trois, va, viens, etc. ; cut, go, down, house, girl etc.* Mais la valeur qu'on attache dans les deux langues à cette catégorie de mots est bien différente. L'expression simple, populaire, claire, en anglais est celle qui emploie les mots monosyllabiques : « *Say it in words of one syllable* », dit-on en anglais. La raison en est que ce sont précisément ces mots-là ou au moins une partie très considérable de ces mots qui appartiennent à la vieille souche germanique, ce sont les mots populaires, familiers en contraste avec tant de mots polysyllabiques, qui appartiennent à la sphère abstraite et savante.

---

En français on peut tirer certains effets stylistiques des mots monosyllabiques, comme des mots longs. Mais ils appartiennent tous à la même famille, ont tous le même état civil et social. Si en français, on emploie un vocabulaire populaire, on devient pittoresque ; de là l'enthousiasme des romantiques pour

les parlers du peuple. Au contraire si l'on veut être clair on doit avoir recours à un vocabulaire plutôt abstrait et général. De là on comprend plusieurs choses si caractéristiques du français. Cette préférence pour le terme général et abstrait fait que certains auteurs classiques français n'emploient qu'une proportion assez restreinte du vocabulaire français. Les admirables tragédies de Jean Racine ont été faites avec environ 2.000 mots

.....

Et cette langue française a un autre trait qui manque à ses voisins germaniques. Elle a dans une mesure beaucoup plus grande que ceux-ci un caractère qui provoque un sourire indulgent. On connaît les causes historiques de cet état de choses : la centralisation de l'Etat dès Philippe le Bel, la prédominance de Paris, l'influence de l'Académie. En Grande-Bretagne il y a des régions de l'Ecosse qui défendent consciencieusement leur accent : au pays de Galles il y a une mélodie qu'on entend même dans la bouche des gens cultivés. L'accent d'Oxford et l'accent de Cambridge sont des accents d'école, la marque d'une bonne éducation. Dans beaucoup de régions anglaises un accent qualifié de « propre » est souvent une affaire de snobisme social et même la B.B.C. a beaucoup de peine à propager un anglais standardisé. Le mot de Bernard Shaw dans son *Pygmalion* est connu : « il n'y a que les étrangers qui savent parler l'anglais à la perfection ».

.....

La structure de la langue française est l'image d'une mentalité et d'une âme. C'est de cette façon que je regarde cette belle dame à laquelle je ne cesse de faire la cour et que je connais à ma façon parce que je l'ai toujours regardée avec cette sympathie sans laquelle on ne comprend presque rien en grammaire.

---

---

## L'ULTIME RETOUR

par Paule NICOLAS

*A mon professeur de rédaction française, M. Maurice-Ch. Renard  
(Paris) ; en témoignage de vénération et de reconnaissance.*

Une ancienne légende énonce, formelle : les Guinéens absents de leur patrie y reviennent à leur heure dernière. Ils disparaissent mystérieusement alors qu'ils semblaient devoir succomber à l'âge ou à la maladie.

Cette insoluble énigme laissait beaucoup de gens sceptiques, lorsqu'un tragique matin trois garçonnets de Guinée crièrent par les rues une stupéfiante nouvelle : Gaoulita leur mère, avait disparu.

Gaoulita était bien connue au bourg « Morne-au-Père » où les maîtresses de maison appréciaient ses qualités de blanchisseuse. Vivace restera le souvenir de cette paysanne accorte au visage d'ébène éclairé d'un sourire éblouissant ; longtemps encore on la reverra sur le rivage de la Rouillonne, coiffée

de son éternel madras immaculé, rythmant de son battoir une mélopée campagnarde.

Elle peinait dur, Gaoulita, pour élever ses trois garçons ; et, à cette tâche difficile, chacun l'aidait de son mieux, surtout depuis qu'une mauvaise fièvre l'accablait.

Et l'on s'étonnait encore ce matin-là de son absence, lorsque les trois bambins annoncèrent à travers leurs larmes : « Maman s'en est allée ».

Alors, aux questions anxieuses, bienveillantes, les enfants répondirent par cet étrange récit :

La veille, ils s'attardaient à jouer sous les caféiers, à la tombée du jour, lorsque Gaoulita rentra. Lasse, triste, préoccupée, elle s'était longtemps adossée au chambranle de la porte. Pourquoi n'allumait-elle pas le feu de bois pour le repas ? Pourquoi ne descendait-elle pas vers la source cristalline avec sa grandealebasse (1) ?

La nuit arrivait pourtant ; immobile, Gaoulita fixait la suprême lueur que le soleil avait oublié au couchant.

— Maman ? avaient appelé ses fils. Alors, tendrement, la Guinéenne leur parla. Que de recommandations, elle leur faisait. Comme elle s'étendait sur l'entr'aide fraternelle, le Devoir, le Bien, le Souvenir des Anciens. On aurait dit d'un vrai legs moral qu'elle leur transmettait.

Enfin, Gaoulita les réunit pour le dîner. Autour des flammes écarlates, les enfants accroupis mangeaient, serrant leur coui (2) contre la poitrine. Et voici que Gaoulita toute droite, rêveuse, frappa dans un mortier vide. Dans le silence nocturne, les coups du pilon résonnaient lugubres ; lugubre plus encore était la chanson qu'elle avait entonnée. Sa voix gutturale lançait des sons étranges si évocateurs de crainte, de frayeur que les petits garçons la regardèrent ; et ils retinrent un cri de surprise. Les yeux maternels restaient écarquillés mais vides d'expression ; et tout en scandant son couplet horrible des résonances de son mortier, Gaoulita enfonçait dans le sol.

Ils ne voyaient déjà plus ses jambes robustes, ni le bord de son ample caraco. S'engloutirait-elle toute entière ? N'allait-elle pas remonter à l'air libre ? Dans un rythme lent, égal, calculé, Gaoulita descendait à travers la terre battue de sa cour. Au passage, ses mains abandonnèrent le mortier... sa voix se tut... et sur le madras blanc, lumineux, la terre se referma en silence ».

Tout Morne-au-Père à ce récit courut à la chaumière de la blanchisseuse. Les trois couis inachevés voisinaient avec les cendres froides du feu éteint ; le mortier avait roulé à quelques pas. A la place où l'infortunée avait disparu, impénétrable, la poussière brunissait au soleil.

Le mystère, encore une fois, enveloppait la fin de ces Africains. Mais lorsque vient pour eux l'heure d'être rendus à la terre, est-il vrai qu'ils s'en retournent en Guinée ?

Paule NICOLAS

---

(1) Calebasse : fruit du calabassier qui, vidé et séché, fait office d'outre.

(2) Coui : moitié de calabasse ; fait office d'ustensile de cuisine.

## LIVRES ET REVUES (\*)

---

Gérard Bonaparte-Auguste : HAITI, MON PAYS ET SON HISTOIRE

*Illustrations de Jacqueline de Reus.*

(Malines-Belgique, 1952, éd. Les Cahiers de la Tour de Babel,  
une plaquette, 194 pages 60 Fr b. — 400 Fr fr.)

Haïti dans les Caraïbes, que de rêves et que d'espoirs cela ne fait-il pas naître dans l'imagination du blanc. Il y a Catherine Dunham et ses ballets, il y a Toussaint-Louverture et ses révolutions. Il y a l'intervention de Napoléon Bonaparte en Haïti et il y a Gérard Bonaparte-Auguste qui fait tant parler de lui et qui a créé autour de lui un climat d'enthousiasme et de sympathie agissante à l'égard de cette toute vieille république de l'Amérique.

Gérard Bonaparte-Auguste est le fils de l'historien et du juriste Granville Bonaparte-Auguste, cet homme d'état qui est aussi poète et dramaturge à ses heures. Le jeune Gérard, épris de savoir et de conquêtes, s'en alla un jour au Canada pour y poursuivre ses études. Mais l'attrait de cette vieille Europe se fit bientôt sentir et nous le retrouvons à Louvain où il suit des études d'ingénieur-chimiste agricole. Mais, pour une mémoire et une intelligence comme la sienne, la simple vie estudiantine ne suffit pas. Gérard Bonaparte-Auguste se découvre un talent d'historien-poète. Il s'en va chanter son pays devant tous les publics. Il prend part à toutes les manifestations artistiques et autres et fonde les Amitiés Belgo-Haïtiennes avec Jean Groffier comme président et le poète Louis Musin comme secrétaire. Immédiatement, l'élite intellectuelle et politique belge se rallia à l'idée et c'est, à travers le pays, une avalanche de conférences et de manifestations au cours desquelles on chante la louange d'Haïti. Gérard Bonaparte-Auguste n'a-t-il pas écrit sous le faux-titre de son livre : O Haïti, tu ne seras pas oubliée parce que je diffuserai ta lumière partout où il fera nuit ». Et c'est dans cet état d'esprit que Gérard Bonaparte-Auguste fut envoyé comme délégué de l'U.N.E.S.C.O. à Oslo lors des congrès de l'été 1951.

Haïti, Mon Pays et son Histoire est un petit livre précieux pour ceux qui aiment l'exotisme et désirent revivre quelques heures de rêve. Gérard Bonaparte-Auguste est, certes, un des meilleurs ambassadeurs de la poésie de son pays. Aujourd'hui il nous chante l'histoire d'Haïti avec l'amour et la dévotion du citoyen du monde qui apporte sa pierre à l'édifice de la paix universelle.

---

(\*) Les auteurs sont priés d'adresser directement à l'Institut français les ouvrages dont ils désirent faire rendre compte dans cette rubrique.

Ce n'est pas un manuel d'histoire qu'il nous livre mais un résumé des moments poétiques de l'histoire d'Haïti, une sorte de Légendes des Siècles des Caraïbes. Le livre est heureusement rehaussé de nombreuses illustrations dues à la plume de Jacqueline de Reus. Ces hors-texte donnent l'atmosphère et le climat d'Haïti au point qu'ils en ont arraché une larme à l'œil de Gérard Bonaparte-Auguste, le jour où il les vit pour la première fois.

André LEGIER,  
Membre du Comité de l'Association  
des Ecrivains Belges.

---

---

B. Holas : L'HOMME NOIR D'AFRIQUE — *Préface du Dr H. Vallois*  
(Dakar 1951, Institut Français d'Afrique Noire. Coll. Initiations africaines,  
No. VIII, 1 vol. 107 p. 48 planches photo hors texte. Bibl., index des groupes  
ethniques).

Ce n'est probablement pas pour l'Institut Français d'Afrique Noire, pour son directeur, M. Th. Monod et pour tous ses collaborateurs, un mince sujet de fierté que la longue et dense collection de ses diverses publications. Bulletin de l'IFAN dont les livraisons trimestrielles comportent chacune souvent plus de 400 pages consacrées à toutes les branches de la recherche depuis la géologie jusqu'à la linguistique en passant par la botanique, la zoologie, l'anthropologie, la préhistoire, l'ethnographie... etc... etc..., mémoires, manuels d'initiation ou instructions aux chercheurs destinés à un public plus large et moins spécialisée, tous ces ouvrages ont en commun, outre leur haute valeur scientifique, une présentation luxueuse à laquelle contribuent des dessins nombreux et clairs ainsi que des photographies que l'on prend soin de tirer à part sur papier glacé.

Le volume dont nous rendons compte présentement est une parfaite illustration de ces qualités coutumières aux publications de l'IFAN et qui fait tant en France qu'à l'étranger, honneur à ce foyer dynamique et fécond de la recherche scientifique en Afrique. C'est, d'après l'auteur même, une initiation très sommaire s'adressant au profane « pour lui donner une orientation rapide une revue panoramique d'une matière extrêmement complexe ». Il ne s'agit pas cependant d'une sorte de Baedaker à l'usage du touriste mais d'un guide pour le chercheur à l'orée de sa recherche « pour qu'il sache, comme l'écrit le Directeur du Musée de l'Homme, le Dr Vallois, qui l'a préfacé, ce qui a été fait, pour qu'il sache aussi ce qui ne l'a pas encore été ». Une partie consacrée aux généralités situe l'homme dans l'échelle zoologique, puis l'africain dans l'échelle humaine, donnant de ce dernier une brève description anthropologique.

Le corps même de l'ouvrage décrit les différents groupes ethniques que l'auteur range sous quatre grandes rubriques : les Pygmés ou Négrilles de la

forêt pluvieuse équatoriale, les Koisans d'Afrique Australe subdivisés en Bochimans et Hottentots, les Noirs enfin qu'il subdivise eux-mêmes en trois groupes principaux : les Vrais Nègres de langue soudanaise habitant le Steppe ou la forêt Ouest-africaine, les Bantous des territoires au Sud de l'Équateur, enfin les Nilotes. Dans ces deux sous groupes il établit une dernière division, les demi-Bantous et les demi-Chamites qui sont respectivement des Bantous et des Nilotes ayant subi l'influence chamitique. Le quatrième groupe est celui des Chamites et des Sémites qui jouent un rôle de premier plan dans le Nord et l'Ouest africain. On voit que les divisions adoptées par l'auteur coïncident, dans les grandes lignes du moins avec celles établies par Baumann dans la partie du célèbre ouvrage écrit en collaboration avec Westermann qu'il a consacrée aux peuples et aux civilisations de l'Afrique.

De chacun de ces groupes, M. Holas donne une description anthropologique, culturelle et religieuse assez courte mais précise et illustrée de précieux dessins de types humains, d'habitations, d'objets caractéristiques. A la fin de cette revue, une page est consacrée aux Noirs de Madagascar et à ceux des Amériques. Une bibliographie divisée par sections et par régions géographiques, un index des principaux groupes ethniques cités précèdent la dernière partie constituée de quarante-huit planches de fort belles photographies tirées à part sur papier glacé et consacrées principalement aux types physiques et aux parures, coiffures ou tatouages.

Tel quel, ce livre d'une centaine de pages de textes à peine, est un précieux résumé et, nous dit le Dr Vallois, « en le lisant celui qui désire connaître l'« Homme noir » trouvera toutes les données essentielles sur l'anthropologie physique, la préhistoire, l'ethnographie, la sociologie ; elles lui permettront de comprendre les populations au milieu desquelles il peut être appelé à vivre ; et comprendre n'est-ce pas déjà commencer à aimer ? »

Roland DEVAUGES

---

*Ward H. Goodenough* : PROPERTY, KIN AND COMMUNITY ON TRUCK  
(New Haven 1951. Published for the Department of Anthropology, Yale  
University Press. Number 16)

Cet ouvrage est le premier publié à la suite de l'enquête menée sur l'Archipel de Truck par des spécialistes de l'Université de Yale dans le cadre d'une vaste série de travaux collectifs entrepris par les ethnologues américains sur la Micronésie.

Nous ne nous étendrons pas sur le profond intérêt documentaire de cet ouvrage, intérêt qui ne se limite pas seulement aux seuls spécialistes de l'Océanie car il décrit des types d'organisation qui ont une vaste répartition dans le monde tels par exemple que ce type d'échange contraignant désigné par les habitants de Truck sous le nom de « niffag » et que l'on peut rapprocher

du potlatch décrit par Mauss chez les Kwakiutl de l'Amérique du Nord. Dans cet ouvrage d'environ 200 pages comportant un court glossaire, une bibliographie et des arbres généalogiques ou terminologiques des relations de parenté, nous insisteront plutôt sur les méthodes de travail mises en œuvre.

Les tâches étaient répartis de la façon suivante : linguistique, ethno-botanique, technologie et économie, cycle de vie et personnalité, organisation et propriété. L'auteur avait à charge l'étude de la propriété, des structures de parenté et des mœurs de la vie commune. Le directeur de l'équipe, George P. Murdock, nous explique sommairement par quels procédés relevant de la méthode générale dite d'analyse structurale, il attaqua son sujet. La mise en œuvre démographique de l'île choisie : recensement des individus avec nom, âge, sexe, situation matrimoniale, filiation immédiate constitua le premier objectif concurremment avec la réunion des données géographiques et écologiques nécessaires à situer les gens sur leur terrain : topographie, localisation des sentes, habitations, utilisation des parcelles avec le nom de leur propriétaire... etc. Envisageant ensuite le problème sous son aspect diachronique par le procédé de la « geneological method » préconisée par Rivers tant pour l'étude de la parenté que pour celle des relations de propriété, l'auteur établit ensuite, à partir du recensement, l'histoire de la population, à la fois dans ses mariages et dans ses changements de domicile, en précisant à chaque fois les relations de parenté. En ce qui concerne la propriété, il enquête sur les possesseurs de la terre, les modifications du cadastre, les propriétaires successifs en notant les circonstances précises de chaque transfert.

Par ce moyen, il réussit à accumuler un nombre considérable d'informations sur les cas concrets de mariage, changement de résidence, transactions économiques jusqu'aussi haut que remontait la mémoire d'homme, c'est-à-dire pour une période de cent cinquante années environ. A partir de ces cas il put vérifier et préciser le sens des termes et l'exactitude des généralisations verbales faites par ses informateurs au sujet des règles de mariage, d'héritage, de résidence... etc. et établir également à côté des normes et du degré de leur observance, les cas d'exception.

Sur cette période suffisamment longue d'un siècle et demi, il put saisir ainsi dans son fonctionnement un système social et dégager même des processus historiques d'évolution interne.

L'emploi habile de ces méthodes, d'une technicité malheureusement inhabituelle à trop d'ouvrages ethnographiques, permit ainsi à M. Goodenough de faire ce qu'il appelle la grammaire des usages en cours dans la société de Truck dans les domaines d'investigations qui lui étaient dévolus et, si son ouvrage constitue une précieuse contribution à l'ethnographie océanienne, il nous apporte également un modèle de travail méthodique et objectif en même temps qu'il nous permet de nous faire une idée de l'état actuel d'avancement des études ethnographiques dans les universités américaines.

R. D.

# CHRONIQUE

## INAUGURATION DU BATIMENT DEFINITIF

Depuis le début du mois de mars les activités de l'Institut Français se déroulent dans le vaste, élégant et confortable bâtiment du Rond Point de la Liberté.

L'installation dans ce nouveau local a été marquée les lundi 3, mardi 4 et mercredi 5 mars par des solennités qui ont revêtu un éclat particulier. Le



## INAUGURATION DU NOUVEL INSTITUT FRANÇAIS

On reconnaît S. E. Paul E. Magloire, président de la République d'Haïti, S. E. M. Jules Domond, ministre du Commerce et de l'Agriculture, S. E. Mgr. Joseph Le Gouaze, archevêque de Port-au-Prince, S. E. M. Ludovic Chancel, ambassadeur de France et M. Simon B. Lando, attaché culturel et de presse, directeur de l'Institut français d'Haïti.

premier jour était consacré à l'inauguration proprement dite. A 5 heures de l'après-midi, groupés autour de S. E. M. Ludovic Chancel, Ambassadeur de France et de M. Simon Lando, Directeur de l'Institut, les membres de la Mission Universitaire Française accueillait S. E. M. le Président de la République et Madame Paul Magloire. Aussitôt après, en présence des membres du Gouvernement, du corps diplomatique, des plus hautes autorités civiles, militaires et religieuses ainsi que des membres les plus notables de la colonie française, Mgr. Le Gouaze, archevêque de Port-au-Prince procéda à la bénédiction des bâtiments.

Après le vernissage de l'Exposition « Cent chefs-d'œuvre de l'Art Français » installée dans le spacieux vestibule et une visite assez rapide de l'ensemble des locaux, le Président de la République, sa suite et les hautes personnalités présentes furent conduites dans la bibliothèque où une réception leur fut offerte.

Pendant que se déroulaient ces manifestations, un public évalué à plus de mille personnes s'était installé dans le grand auditorium. Un peu après 6 heures, le Chef de l'Etat entouré des Ministres, M. l'Ambassadeur de France, Mgr. l'Archevêque et M. Lando prenaient place sur la scène. Quand la fanfare du Palais National eut joué les hymnes nationaux de nos deux pays, le représentant de la France prononça un discours dont nous citons les passages essentiels :

« Monsieur le Président de la République,

Vous avez bien voulu, en honorant de votre haute présence la cérémonie de ce soir, donner un témoignage éclatant de l'intérêt éclairé que vous portez à la cause du rapprochement intellectuel franco-haïtien. Ceux qui en sont les artisans les plus directs : le Directeur de l'Institut Français et ses collaborateurs, les maîtres et les étudiants de l'Université d'Haïti qui fréquentent assidûment cette maison, vous adressent par ma voix leurs remerciements sincères et émus.

Mais il s'en faut de beaucoup, Monsieur le Président, que vous ayez attendu cette festivité, pour vous acquérir des titres précieux à notre reconnaissance. Depuis que vous avez été porté par les suffrages unanimes de vos concitoyens à la première magistrature de l'Etat, vous n'avez cessé d'être pour l'Institut Français un protecteur avisé. C'est vous qui avez pris, ou directement inspiré, les mesures les plus généreuses et les plus efficaces sans lesquelles eussent été longtemps encore différées les remarquables améliorations matérielles dont nous célébrons aujourd'hui l'achèvement. C'est ainsi que j'ai l'honneur de transmettre solennellement à Votre Excellence l'expression de la profonde gratitude du Gouvernement de la République Française.

Monsieur le Président de la République,  
Excellences,

Mesdames,

Messieurs,

Un vaste édifice aux harmonieuses proportions, à qui une légère asymétrie et l'emploi de matériaux non traditionnels confèrent le charme d'un modernisme sans outrance, tel est le cadre, digne de nos deux pays, digne de l'idéal poursuivi, où s'exerceront désormais les activités de l'Institut Français d'Haïti.

Lorsqu'il y a environ cinq ans et demi, MM. Milon de Peillon, Ministre de France et Pierre Mabile, Attaché Culturel, apposaient leurs signatures à côté de celles des représentants autorisés du Gouvernement de ce pays au bas de l'Accord culturel franco-haïtien, sans doute prévoyaient-ils d'amples développements pour l'œuvre à laquelle préludait cet important instrument diplomatique. Je crois néanmoins qu'ils seraient à la fois fiers et surpris si, parmi nous aujourd'hui, ils pouvaient mesurer le chemin parcouru depuis lors.

Une bibliothèque de près de 15.000 volumes, un laboratoire moderne et parfaitement équipé, deux salles de cours, une abondante collection de films, une riche discothèque qui s'accroît à chaque courrier, tels sont les principaux instruments de travail que trouveront ici les professeurs, les étudiants, les chercheurs.

Quant au grand public, il n'a pas été non plus oublié. Le spacieux auditorium où vous êtes présentement installés, verra se dérouler non seulement les manifestations déjà traditionnelles de l'Institut Français, conférences, cours publics, projections cinématographiques, mais aussi celles que les autorités universitaires haïtiennes pourraient vouloir y organiser. Enfin, grâce à une scène bien agencée, cette salle pourra rendre de très précieux services à la cause du renouveau de l'art dramatique haïtien. Vous savez que plusieurs compagnies de jeunes acteurs pleins de talent, parmi lesquelles je ne saurais manquer de citer la Société Nationale d'Art Dramatique qu'animent avec la compétence et le dévouement que vous connaissez MM. Charles de Catalogne et Gabriel Imbert, se sont consacrées à cette tâche ; mais jusqu'ici leurs efforts ont été souvent gênés par l'absence d'un théâtre à la fois assez vaste et suffisamment protégé des intempéries.

Est-il besoin d'ajouter, Mesdames, Messieurs, qu'une construction de cette importance n'a pu être menée à bien qu'au prix de beaucoup de peine, de beaucoup de persévérance et de lourds sacrifices consentis de part et d'autre ? Certains d'entre vous se sont peut-être étonnés qu'entre le moment où mon prédécesseur immédiat, M. Maurice Chayet, a posé la première pierre de ce bâtiment et la cérémonie de ce jour, tant de mois se soient écoulés. Qu'ils songent aux multiples difficultés techniques et financières qu'il a fallu surmonter et ils se convaincront sans doute que leur impatience — d'ailleurs si flatteuse pour nous — n'était pas entièrement justifiée.

Peut-être est-il bien aussi de rappeler qu'il avait été demandé aux éminents architectes français Mirabaud et Cousineau d'accomplir un véritable exploit puisque ce bâtiment après avoir été implanté en ce magnifique bord de mer avait été conçu pour être ensuite transporté aisément sur un terrain situé au cœur de la ville.

Il nous a paru que l'œuvre de l'architecte s'harmonisait si heureusement avec son cadre primitif que nous avons volontiers adopté la suggestion du Gouvernement haïtien de ne plus considérer que comme un témoignage de perfection de la technique moderne les possibilités de démontage de l'édifice.

C'est donc pour moi le plus agréable des devoirs que d'exprimer ma gratitude à tous ceux qui, sous la généreuse impulsion de M. le Président de la République, ont contribué à aplanir ces obstacles : à S. E. M. Félix Diambois, à mon Collègue et ami, S. E. le Général Franck Lavaud, Ambassadeur de la République d'Haïti à Paris, à LL. EE. MM. Arsène Magloire et Emmanuel Michaud, à MM. les ingénieurs Franck Jeanton et Jacques Hippolyte et à tous leurs collaborateurs que j'aimerais pouvoir citer ici. Qu'il me soit aussi permis de rendre publiquement hommage aux professeurs de l'Institut Français et particulièrement à mon collaborateur et ami, M. Simon Lando. S'ils ne sont pas gravés sur la pierre, le nom du Directeur actuel de l'Institut et ceux de ses collègues demeureront cependant attachés à ce bâtiment auquel ils ont tant contribué à donner vie matérielle et spirituelle.

Ainsi, grâce à ces concours désintéressés qui ont secondé les efforts de nos deux gouvernements, l'Institut Français d'Haïti, le dernier en date de tous ceux qui ont été établis de par le monde, pourra soutenir honorablement la comparaison avec ses grands aînés.

.....

Une langue est le seul trésor qui se valorise en se partageant ; aussi est-ce pour nous un sujet de joie et de fierté que de voir certains pays amis comme le vôtre, la Suisse romande, le Canada de l'Est et la Belgique wallonne rester solidement attachés — en dépit de tant de sollicitations et parfois de pressions — à un même patrimoine linguistique.

Dans ce chœur des nations francophones, votre voix est l'une des plus fermes et des plus nettes ; vous ne vous contentez pas de rester — si j'ose risquer ce terme — des usagers de la langue française, vous vous en faites sur ce Continent et au sein des assemblées internationales, les champions ardents et infatigables.

Nous n'oublierons jamais que c'est grâce à Haïti, et à Haïti seule, qu'il existe une section française à l'Organisation des Etats Américains et que c'est dans le plus pur français que votre Ministre des Relations Extérieures, M. Jacques Léger, y rendait naguère devant le Congrès des Nations Américaines un hommage inoubliable à M. Vincent Auriol.

Plus récemment encore, lors de l'Assemblée Générale à Paris des Nations Unies, votre délégué permanent, M. Ernest Chauvet, s'étonnait avec son éloquence et sa persuasion coutumière que, sans doute par un excès de courtoisie envers certains de ses hôtes, la France eût trop souvent négligé de revendiquer pour notre langue commune la place prépondérante que la raison, la tradition et les statuts lui donnent dans cette haute assemblée.

Comment dans ces conditions l'amitié qui lie nos deux pays n'irait-elle pas croissant ? »

\*  
\* \* \*

S. E. M. Jules Domond, Secrétaire d'Etat de l'Agriculture et du Commerce, chargé de l'intérim de l'Education Nationale, lui répondit par une brillante allocution. Il nous est agréable d'en offrir de larges extraits à nos lecteurs :

Monsieur le Président de la République,  
Messieurs les Secrétares d'Etats,  
Monsieur l'Ambassadeur,  
Excellences,  
Mesdames et Messieurs,

Ce ne peut être pour le peuple d'Haïti, ni pour les étrangers établis parmi nous, un sujet d'étonnement que la présence à cette cérémonie, de S. E. Monsieur le Président de la République et des membres de son Gouvernement.

Si l'Institut Français d'Haïti dépend du Gouvernement Français, s'il est géré par un Directeur de nationalité française désigné par les autorités françaises — selon les termes mêmes de l'article IV de l'Accord culturel franco-haïtien — s'il procède, comme vient de le rappeler S. E. M. l'Ambassadeur Chancel, du dessein de la France de perpétuer dans le Bassin des Caraïbes, comme partout dans le monde, le prestige de la langue et de la culture françaises ; si enfin, il constitue, de la part de la France, un hommage de prix à la vocation d'Haïti d'imposer, dans les Assemblées inter-américaines, l'usage de la langue et le respect des droits de la culture française, il n'en reste pas moins que ce foyer de vie intellectuelle est né d'une engageante sollicitation des Pouvoirs Publics Haïtiens, soucieux de sauvegarder et d'enrichir un patrimoine que, dorénavant, nous avons le droit de réclamer comme spécifiquement nôtre.

La langue et la culture françaises ne représentent plus pour nous des attributs d'emprunt. Elles sont notre propriété. Nous les revendiquons au même titre que notre origine africaine. Des établissements d'aventuriers français à l'île de la Tortue aux dernières péripéties de notre vie de peuple libre, cette terre d'Haïti a toujours été le théâtre d'activités à l'estampille de la civilisation française ; nos mœurs et nos institutions en sont toutes

imprégnées. A peine peut-on, au cours de notre histoire, déceler quelques velléités d'imitation où notre comportement national semblerait épouser certaines manières d'être plus proches de nous par la géographie.

Non que nous ayons jamais renoncé à incorporer à notre constitution propre des éléments empruntés aux civilisations anglo-saxonnes ou ibéro-américaines. A notre époque où, sous l'égide de la coopération internationale, les peuples visent à un développement harmonieux de leurs facultés et de virtualités, nous ne saurions dédaigner, pour le développement de notre personnalité politique et morale, le généreux apport de nos voisins immédiats. Mais le monde américain tend moins à l'unification intégrale du Continent, qu'à l'instauration d'une unité organique qui n'exclue point la variété résultant de l'originalité de chacun des Etats de l'Hémisphère. Notre originalité à nous Haïtiens, c'est d'être, au sein des Amériques, une nation d'authentique culture française.

.....

Les professeurs qui nous ont été délégués pour être, en même temps que des ambassadeurs de la civilisation de leur glorieux pays, des rénovateurs de notre vie intellectuelle et artistique, ont été détachés de la plus fine fleur des Universités françaises ; et ils nous sont venus, animés du plus grand zèle pour l'accomplissement de l'œuvre projetée. Quel brillant catalogue composent les noms de MM. Simon Lando, agrégé de l'Université, Maître de Conférences à l'École des Hautes Etudes (Sorbonne) ; Adrien Martin, licencié ès-lettres, diplômé d'Etudes Supérieures ; André Castel, licencié ès-lettres, diplômé d'Etudes Supérieures ; Philippe North, licencié ès-lettres, diplômé de l'Institut d'Ethnologie ; Jean Brille, agrégé de Mathématiques, ancien élève de l'École Normale Supérieure ; Jacques Butterlin, licencié ès-sciences, ancien élève de l'École Normale de St. Cloud ; Dr Georges de Corganoff, assistant de dermato-vénérologie à l'Hôpital Bichat ; ceux de MM. Yves Colle, Jacques Troué, de Mlle Guyta Dauton et de tant d'autres, dont le savoir a été au cours de ses six années de fonctionnement, proposé par l'Institut Français d'Haïti à la ferveur de nos étudiants et à la délectation de nos intellectuels.

.....

Il convient ici d'adresser des éloges particuliers à cet admirable M. Simon Lando dont on peut dire qu'il symbolise à lui seul l'Institut Français d'Haïti — son incontestable création — et à qui, en reconnaissance des services rendus à Haïti, le Gouvernement de la République tient à conférer les insignes de l'Ordre National « Honneur et Mérite » au grade de Commandeur. Au local de l'Avenue Charles Sumner, on le voyait dans sa solide stature prodiguer des cours, organiser des expositions, présenter, avec quel bonheur d'expression, les conférenciers des « Mardis », prendre en mains les intérêts des étudiants, ses amis autant que ses disciples, transfigurer, par tout le prestige de sa personne, ce que la salle de conférence, le caractère général du mobilier,

la nature de l'ambiance, présentaient d'incommode ou d'inesthétique pour les habitués de l'Institut. Ainsi, la belle âme de Socrate rachetait, par miracle, ce qu'il pouvait y avoir de déplaisant dans son aspect physique.

Toutes ces activités vont se poursuivre ici même, accrues de tout ce que ce nouveau local offre d'espace, de confort et de beauté, au Rond-Point de la Liberté, entre les brises venues de la mer et les fraîches haleines de nos montagnes, dans cette Cité de l'Exposition où, naguère, nous avons perçu toutes les généreuses palpitations de l'âme française dans quelques-uns de ses plus magnifiques représentants. Le vœu du Gouvernement de la République, interprète autorisé des sentiments de notre peuple tout entier, c'est que l'Institut Français d'Haïti fleurisse et prospère, et se révèle de plus en plus ce que, dans l'esprit de ses fondateurs et dans ses multiples démarches, il a toujours été : un vivant symbole de la permanence de l'amitié franco-haïtienne ».

Dès que furent apaisés les applaudissements qui saluaient cette éloquente péroraison, M. Jules Domond remit à M. Simon Lando les insignes de Commandeur de l'Ordre National Haïtien « Honneur et Mérite ».

Les hautes personnalités qui jusque là étaient restées sur la scène vinrent s'installer au premier rang des fauteuils et ce fut le gala cinématographique.

La première bande présentée était un documentaire consacré au palais de l'Elysée. Quand se furent effacées les dernières images de la demeure de son Collègue français, M. le Président de la République se retira, accompagné de Madame Magloire et escorté des officiers de la Maison Militaire. Les autres invités assistèrent alors à la projection du grand film de Jean Cocteau : « L'Eternel Retour », dont c'était la première vision en Haïti.

La première conférence publique dans le nouveau local fut prononcée le lendemain mardi 4 mars. L'orateur était de marque : M. Louis Barrabé, professeur de Géologie à la Sorbonne. Il traita le sujet suivant : « L'organisation de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique en France ». Après cette causerie, écoutée avec une sympathique attention par plus de 700 personnes, fut donné un film consacré à la « Cité Universitaire de Paris ». Plusieurs assistants nous confièrent qu'ils n'avaient pas revu sans émotion l'image de ces lieux où ils avaient passé des années fécondes et heureuses.

Enfin, le mercredi 5 mars à 8 heures du soir, la section des Spectacles de l'Institut Français présentait son premier gala théâtral dans l'auditorium, avec « Phèdre » de Racine. Les chaleureux applaudissements d'un millier de spectateurs prouvèrent à ces sympathiques jeunes auteurs ainsi qu'à M. Gabriel Imbert, leur dynamique animateur qu'en choisissant l'un des chefs-d'œuvre les plus difficiles du théâtre classique ils n'avaient point confondu courage et présomption.

C'est pour nous une profonde satisfaction que de voir notre Institut doté d'une installation mieux que décente ; outre l'auditorium, le nouvel édifice

comporte des salles de cours confortables, une bibliothèque lumineuse et bien aérée, un laboratoire des plus modernes. Tout autant que le grand public les étudiants et les chercheurs apprécieront ces sensibles améliorations.

### CONFERENCES

Voici la liste des conférences du 2e cycle de l'année scolaire 1951-1952.

- Mardi 29 janv. : R. P. Antoine Adrien : « Le vénérable Père Libermann et Haïti ».
- Mardi 5 fév. : M. René Carré, professeur à l'École Normale Supérieure : « L'enquête psychologique de Pascal ».
- Mardi 12 fév. : M. Kurt Fisher : « L'Archéologie d'Haïti et des Grandes Antilles ».
- Mardi 19 fév. : M. Pradel Pompilus, Directeur de l'École Normale Supérieure : « Destin de la langue française en Haïti ».
- Mardi 4 mars : M. Louis Barrabé — Professeur à la Sorbonne : « Organisation de l'enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique en France ».
- Mardi 11 mars : M. Jean Charles Magnan, Directeur de l'Enseignement Agricole de la province de Québec : « Le Canada et ses arpents de neige ».
- Mardi 18 mars : M. René de Messières, Conseiller culturel près l'Ambassade de France à Washington : « Les grandes crises de la vie de Victor Hugo ».
- Mardi 25 mars : M. le Professeur Manfred Sandmann, chef du Département des langues modernes à l'University College of the West Indies (Jamaïca) : « La langue française vue par un étranger ».
- Mardi 1er avril : M. Henri Wendling, Ingénieur civil de l'Aéronautique et ingénieur chimiste : « Le mal du XXème siècle — la rupture des contacts humains ».
- Mardi 8 avril : Madame Léone Valenti : « Le théâtre lyrique, de Lulli à Claude Debussy ».

### FILMS DOCUMENTAIRES

A l'issue de ces conférences les bandes documentaires suivantes ont été projetées :

- Mardi 4 mars : « La Cité Universitaire ».
- Mardi 11 mars : « Congrès Marial d'Ottawa », « Neige et Ski en Québec ».  
Films réalisés au Canada et prêtés par M. J. C. Magnan.

- Mardi 18 mars : « Le douanier Rousseau ».  
 Mardi 25 mars : « La Lanterne des Morts ».  
 Mardi 1er avril : « Plantations » (Film sur Haïti réalisé par M. Max de Vaucorbeil).  
 Mardi 8 avril : « A travers Paris ».

\*  
\* \*

Dans notre dernier numéro, nous avons rendu compte des quatre premières conférences — le cycle s'est poursuivi ainsi :

Accueillant M. Louis Barrabé à la tribune de l'auditorium qui avait été inauguré la veille, M. Lando s'est exprimé en ces termes :

« Alors qu'il accomplissait, dans les Antilles françaises, une mission qui le tenait, à son gré, depuis trop longtemps éloigné de son laboratoire, de ses habitudes, de ses disciples parisiens, M. Louis Barrabé a bien voulu accepter de se détourner du chemin qui doit le ramener dans notre Capitale, pour prononcer cette conférence inaugurale et pour prospecter quelques sites haïtiens, sous la conduite de mon collègue et ami Jacques Butterlin. De celui-ci, il doit juger et présider la soutenance de thèse sur la Géologie de la République d'Haïti. Heureuse circonstance à tous égards. Nous ne saurions trop nous féliciter, en vérité, que la vénérable Sorbonne qui nous accordait, il y a un peu plus d'un an, son illustre patronage ait pu nous déléguer une de ses illustrations, prêtant ainsi un vif éclat « au pignon sur rue » qui est désormais nôtre. Merci de tout cœur, Monsieur le professeur, d'être venu jusqu'à nous. Nous savons qu'à votre retour vous ne manquerez pas de rendre compte de nos efforts dans ce beau pays de langue française, magnifiquement hospitalier et compréhensif, à notre Ministère de l'Éducation Nationale ainsi qu'à M. J. Sarrailh, Recteur de l'Université de Paris, à qui je vous prie de transmettre les respectueux sentiments de la Mission que j'ai l'honneur de diriger.

M. Louis Barrabé est né dans le Département d'Etat d'Eure et Loir, contrée tempérée et noble, située aux abords de Paris, sur les confins de l'Orléanais, de la Normandie et de l'Île de France. J'aime à apercevoir dans son grand savoir équilibré, dans la bonté de son regard bleu, dans son amène modestie un reflet de ce beau pays aux coteaux modérés et harmonieux. Professeur à la Faculté des Sciences, Directeur du Laboratoire de Géologie de la Sorbonne et du Laboratoire de Géologie de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre (1914-18), il est une des plus grandes autorités dans la spécialité qu'il s'est donnée. Ses recherches l'ont amené à faire la moitié du tour du monde. Ses travaux originaux composent une liste très longue ; si je les énumérais, j'empiéteraï lourdement sur le temps qui lui est imparti ce soir. Président de la Société géologique de France, expert très écouté auprès de plusieurs de nos départe-

ments ministériels, il siège dans le Haut Conseil de notre Recherche Scientifique. Nul n'est plus qualifié que lui pour exposer, fût-ce dans le cadre trop étroit et peut-être trop mondain que nous lui imposons, les grandes lignes de notre Enseignement Supérieur et notre conception de la recherche encouragée par les pouvoirs publics. Je ne doute pas que vous ne l'écoutez tous avec une attention soutenue.

Ce sont des visiteurs de cette sorte qui ont inspiré cette flatteuse et récente dédicace d'un auteur haïtien : « A l'Institut Français, rendez-vous des cœurs et des intelligences de France et d'Haïti ».

Pour ce qui est du cœur, cet hommage vise assurément, en même temps que son mari, la charmante Madame Barrabé, courageuse exploratrice, compagne des missions les plus inconfortables et les plus périlleuses « sur le terrain », fille d'ailleurs d'un de nos plus grands sociologues, ancien Directeur de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Partageant travaux et fatigues de notre conférencier, elle a droit à une part importante de notre reconnaissance. Qu'elle veuille bien en être persuadée ».

C'est avec la clarté d'un professeur et la précision d'un savant que M. Barrabé a retracé les grandes lignes de l'organisation de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique en France. Passant en revue, après un bref aperçu historique, les Facultés et les Grandes Ecoles ainsi que les principaux Instituts spécialisés qui en dépendent, l'orateur exposa les buts et les méthodes de ces divers établissements et caractérisa avec bonheur l'atmosphère particulière de chacun d'eux.

\*  
\*   \*  
\*

Après avoir appelé que M. Jean Charles Magnan qui a déjà fait un long séjour en Haïti et consacré à ce pays un livre charmant, est loin d'être un inconnu pour le public port-au-princien, le Directeur de l'Institut a retracé ainsi la carrière du conférencier :

.....

« Jean-Charles Magnan est fier d'être issu d'une longue lignée d'éducateurs québécois. Après avoir terminé ses études à l'Institut agricole d'Oka, il est nommé agronome officiel du Gouvernement. Tout en se dévouant partout aux cultivateurs, il exploite une ferme à lui, joignant la pratique à la théorie. Voyageur passionné, il a de vastes curiosités : géographie, histoire, géologie, astronomie. L'autorité que lui valent ses activités et ses aptitudes le font promouvoir au poste important de Directeur de l'Enseignement Agricole. Il est chargé, en outre, des organisations de la jeunesse agricole. animateur social hors de pair, il commande l'admiration à tel point que ses compatriotes de langue anglaise l'élisent à l'unanimité President of the Canadian Council of Rural Youth. Le gouvernement de Québec ne le délègue pas moins de dix fois à des Congrès tenus à l'étranger (Etats-Unis, Angleterre, Belgique.

France). Savant autant qu'homme d'action, nul doute qu'il ne réussisse au plus haut dans la nouvelle mission qui lui est confiée en Haïti. Elle s'accomplit d'ailleurs à un moment particulièrement opportun, quelques mois avant le Congrès de la langue française et la célébration du Centenaire de l'Université Laval. Notre Institut y a été convié par une belle lettre rédigée en latin.

Je soupçonne S. E. M. Omer Côté et notre ami Jean Charles Magnan de ne point être étrangers à cette marque d'honneur. Cela leur constitue, vous le voyez, beaucoup de titres à notre gratitude, sans compter la conférence de ce soir et les films canadiens qui la suivront ».

La causerie de M. Magnan évoque d'abord l'arrivée des premiers colons français sur la terre dont ils devaient faire le Canada, puis ce fut le tableau pittoresque de leur vie héroïque et patriarcale, l'histoire de leurs luttes avec les Anglais et l'exposé des raisons qui les décidèrent peu à peu à faire avec ces derniers « un mariage de raison ». Enfin, dans une dernière partie, il brossa un tableau du Canada moderne, grande puissance économique et plateforme stratégique de la première importance. En termes émouvants, l'orateur rappela enfin l'attachement obstiné des Canadiens de l'Est aux traditionnelles vertus de la paysannerie française, à la langue et à la culture de leur ancienne métropole et il ne manqua pas de souligner leur parenté spirituelle avec le peuple d'Haïti.

\*  
\*   \*  
\*

Le souvenir des conférences prononcées ici il y a quelques années par M. de Messières est resté trop vivant pour qu'il ait été nécessaire de le présenter, aussi M. Lando s'est-il borné à lui adresser de brefs remerciements dont nous extrayons ce passage :

.....

« L'homme qui porte sur ses épaules, heureusement solides, la lourde charge de nos relations culturelles avec la puissante démocratie nord-américaine, a estimé qu'aussitôt mises en route, dans son vaste ressort propre, les manifestations commémorant le cent cinquantième de la naissance de Victor Hugo, il importait de venir porter la bonne parole en Haïti. C'est, en effet, un pays que le grand barde français salua à plusieurs reprises, de loin, avec une fraternelle sympathie et aima au point d'entretenir une correspondance avec Oswald Durand et d'autres poètes ainsi qu'avec les autorités, notamment au moment du pathétique Appel pour John Brown. Grâce à M. de Messières, nous préjudons aux célébrations de cet important anniversaire avec seulement un léger retard sur Paris et, comme il convient, sous le signe de la fraternité spirituelle franco-haïtienne.

Il serait particulièrement indiscret de ma part de retarder le plaisir que vous éprouverez à écouter un orateur d'une puissance et d'un souffle exceptionnels : fin lettré, parfait érudit, animateur hors pair, qui fait grand honneur et à l'Université et à la diplomatie de mon pays ».

En dépit d'un nombre considérable d'études biographiques et critiques tout n'a pas été dit sur Victor Hugo. Aussi devons-nous savoir gré à M. de Messières de nous avoir offert sur les rapports de la vie et de l'œuvre du grand poète des vues à la fois neuves et profondes. De l'érudit il a la consciencieuse documentation, de l'universitaire l'art de charpenter un exposé et de « l'honnête homme » le style limpide et sans vains ornements. Un public exceptionnellement nombreux a témoigné qu'il était sensible à ces qualités peu communes.

\*  
\*   \*

Au cours d'une brillante improvisation dictée par l'amitié, M. Lando rappela les titres universitaires éminents de M. Manfred Sandmann, les travaux qui l'ont déjà signalé à l'attention des romanistes de tous les pays et ceux qu'il prépare actuellement, puis il souligna son attachement à la cause de notre culture ; M. Sandmann a en effet fondé une Alliance Française à la Jamaïque et il s'efforce, en organisant des échanges, de permettre à ses étudiants de séjourner dans les pays de langue française, et plus particulièrement en Haïti.

M. Sandmann craignait que l'aridité d'un sujet assez technique ne rebûtât son auditoire ; c'était à la fois faire preuve de trop de modestie et méconnaître l'intérêt que porte généralement un public francophone à toutes les questions de langue. En effet, même lorsqu'il dut faire appel à des notions peu usuelles de phonétique ou de sémantique, l'orateur fut toujours suivi avec la même attention soutenue. Pour caractériser l'originalité du français dans le domaine des sons, des mots et des constructions, M. Sandmann eut recours à d'ingénieuses comparaisons, avec l'espagnol, l'allemand et surtout l'anglais, toutes langues dont il possède, comme de la nôtre, une étonnante maîtrise.

\*  
\*   \*

Séjournant depuis peu en Haïti, M. Henri Wendling n'était pas encore connu du grand public, voici en quels termes M. Lando le présenta aux habitués des mardis :

.....

« Voici, ce soir, Henri Wendling, industriel parisien, savant ingénieur, sorti de notre Ecole Normale Supérieure de l'Aéronautique, mais aussi chimiste qualifié. C'est en touriste qu'il séjourne parmi nous ; c'est une détente, une diversion qu'il s'est promise. Cependant, l'esprit travaille partout et, nulle part, la matière ne manque à la réflexion. Bien qu'appliqué à se distraire et soigneux de cacher une vaste expérience sous les dehors aimables de l'homme du monde et du parisien badin, Henri Wendling qui joint à des lumières professionnelles les talents du musicien, du gastronome raffiné, de l'homme entendu à goûter tous les arts, — parcourant Haïti de long en large,

n'a pu échapper ni au plaisir d'observer, d'étudier, de découvrir, ni aux invites d'une sympathie spontanée, ni à un sentiment très réel de solidarité envers les masses paysannes et envers ceux qui s'appêtent à en devenir les guides ou, plus techniquement, les cadres. Les pensées qu'il va exposer ont certes déjà été en France l'objet de longues méditations mûries dans les usines où il a travaillé, comme dans les comités et conseils où il a siégé. Elles ont bénéficié aussi, comme vous ne tarderez pas à le constater, d'une moisson de faits, comparaisons et analyses recueillis auprès de nous.

C'est en médecin plein de précautions qu'il va tenter de diagnostiquer et, en partie, d'exorciser le mal du XXème siècle tel qu'il apparaît surtout dans les rapports nés, au fur et à mesure que se développe un industrialisme dévorant et tentaculaire, entre employeurs et employés. Il est trop évident que, jusqu'à présent, ceux-ci semblent juxtaposés dans un contact tantôt indifférent, tantôt haineux ; dépourvus, en tout cas, de la conscience d'un idéal commun, d'une aventure partagée, d'une association qui lie et engage corps et âmes.

Sujet grave, sujet délicat, sujet inéluctable. Henri Wendling l'abordera avec courage et pertinence ; soutenu par le seul amour du vrai et du juste, inspiré par un humanisme étranger à toute politique comme à tout préjugé ».

.....

M. Wendling rappela d'abord brièvement en quoi consiste le taylorisme et les avantages considérables qu'il comporte dans l'ordre de la production. Il s'étend ensuite beaucoup plus longuement sur les graves inconvénients de ce système dans l'ordre humain : rupture des contacts entre le travailleur et le patron, impression déprimante pour l'ouvrier de n'être qu'un petit rouage au service d'une grande machine. L'orateur examine enfin, dans la dernière partie de son exposé, les remèdes qui ont été cherchés et appliqués, tant aux Etats-Unis qu'en France. Il conclut qu'il est possible, pourvu que les éducateurs et les ingénieurs collaborent à cette tâche délicate, d'aider le travailleur moderne à reprendre goût à sa tâche, à faire « la synthèse du travail et du bonheur ».

\*  
\*   \*  
\*

#### LA CONFERENCE DE MADAME VALENTI

La conférencière du 8 avril était bien connue des habitués des « Mardis », car deux fois déjà elle avait pris la parole à l'Institut Français. Cette troisième causerie, consacrée au théâtre lyrique du règne de Louis XIV à nos jours, n'a pas déçu ses auditeurs, bien au contraire. Passant en revue les principaux musiciens qui, au cours de ces trois siècles se sont illustrés dans l'opéra, l'opéra-comique et l'opérette, elle dégagait brièvement et heureusement, les principaux aspects du talent de chacun d'eux. L'évocation des principaux acteurs du théâtre lyrique lui permit d'illustrer très agréablement son exposé

par la présentation d'une vingtaine de poupées réalisées avec art par ses soins.

#### *VISITEURS DISTINGUES*

Port-au-Prince a reçu successivement au cours du mois de mars la visite de trois universitaires distingués. Ce fut d'abord M. Louis Barrabé, Professeur de Géologie à la Sorbonne, qui séjourna en Haïti du 27 février au 5 mars.

En compagnie de M. Butterlin, M. Barrabé visita le nord de la République, un peu en touriste et beaucoup en savant. C'est lui qui, le 4 mars inaugura la série des conférences dans le nouvel auditorium de l'Institut.

Le 17 mars arrivait à Bowen-Field, M. René de Messières, Conseiller Culturel près l'Ambassade de France à Washington. Outre la conférence sur Victor Hugo dont nous rendons compte par ailleurs, M. de Messières prononça sous les auspices de l'Alliance Française une très brillante causerie consacrée à Marcel Proust. Impatiemment attendu à Porto-Rico, M. de Messières ne put rester parmi nous au-delà du samedi 22.

M. Manfred Sandmann, professeur à l'University College of the West Indies passa à Port-au-Prince la semaine du 24 au 30 mars. L'Institut Français qui l'avait invité, ne fut pas seul à mettre son talent à contribution. Le 27 mars à 8 heures du soir dans la grande salle de la Faculté de Droit eut lieu, sur l'initiative de l'Université d'Haïti et sous la présidence effective de M. le Recteur Grimard une réunion au cours de laquelle M. Sandmann fit une causerie vivante et pleine d'humour, illustrée de jolies vues en couleur, sur la naissance et le développement de la jeune et déjà prospère Université de la Jamaïque.

En l'honneur de ces hôtes éminents, de nombreuses réceptions furent organisées tant par l'Ambassadeur de France, que par les autorités haïtiennes, et le Directeur de l'Institut Français et ses collaborateurs.

#### *CELEBRATION DU TRI-CINQUANTENAIRE DE LA NAISSANCE DE VICTOR HUGO*

Avec à peine quelques semaines de retard sur la France, Haïti a honoré la mémoire du plus fécond et du plus prestigieux des poètes français du siècle dernier.

La première de ces manifestations fut la brillante conférence de M. René de Messières, prononcée le 18 mars dans le cadre des « mardis » de l'Institut Français. Nous en rendons compte par ailleurs.

Du 5 avril au 5 mai, l'Institut a présenté dans son grand hall une exposition de photographies, de livres et de documents, consacrée à Victor Hugo. Vingt grands panneaux offrent aux visiteurs près de 150 reproductions photographiques de grand format, de portraits du grand écrivain et de ses proches, de manuscrits de ses œuvres, de ses dessins à la plume, des sites où il a vécu etc...

Dans deux vitrines sont également exposés un grand nombre d'ouvrages de et sur Victor Hugo. On y remarque tout particulièrement une dizaine d'éditions originales, prêtées par M. Calmann-Lévy, l'éditeur parisien bien connu, qui séjourne actuellement en Haïti, une lettre autographe de Juliette Drouet, et aussi une belle médaille commémorative de Victor Hugo frappée par la République d'Haïti. Cette pièce est due à un prêt obligeant du collectionneur avisé qu'est M. Kurt Fisher.

Le vernissage de cette exposition a donné lieu, le samedi 5 avril, à une cérémonie solennelle en présence de S. E. Monsieur l'Ambassadeur de France, des représentants autorisés du Ministère de l'Education Nationale, de Monsieur le Recteur de l'Université, du Président de l'Alliance Française, de plusieurs personnalités du monde des Lettres et d'un nombreux public. Monsieur Lando, attaché culturel près l'Ambassade de France, après quelques mots de bienvenue a donné la parole à M. Franck Condé, Directeur de l'Enseignement Secondaire.

Voici un passage de sa belle allocution :

.....  
.....

« ...en dehors des relations générales stabilisées sur un plan de parfaite harmonie, à la faveur desquelles se fortifie chaque jour l'amitié franco-haïtienne, il existe de nombreuses raisons qui expliquent et justifient notre participation au vernissage de l'Exposition Victor Hugo. Les énumérer toutes, sans exception, oh ! mais ce serait un interminable catalogue. Il n'est que de promener la main au hasard pour amener à soi toute une profusion de gerbes magnifiques : Bug-Jargal que Hugo écrivit à dix-sept ans, montre la révolte des nègres de Saint-Domingue contre les Français. C'est le Chant Premier de la glorieuse épopée qui devait nous conduire à l'Indépendance. Après l'échec de Harpers Ferry, John Brown et six de ses partisans sont pendus à Charlestown. Immédiatement, sous la noble impulsion de Monsieur Ertilien Heurtelou, rédacteur à l'hebdomadaire « Le Progrès » qui s'éditait à Port-au-Prince, une souscription est ouverte dans toutes les villes d'Haïti afin d'envoyer un don à la veuve du grand défenseur blanc de la race noire. Et comme dans le même temps Victor Hugo venait de stigmatiser l'odieuse institution pour l'abolition de laquelle John Brown avait subi le martyre, Ertilien Heurtelou lui adressa jusqu'à Jersey une longue lettre, lyrique, enthousiaste, exultante. Il le complimentait et le remerciait de sa courageuse intervention, en faveur de la race africaine. La réponse de Victor Hugo se termine par un trait que je ne peux m'empêcher de vous citer : « Haïti est maintenant une lumière, disait-il. Il est beau que, parmi les flambeaux du progrès éclairant la route des hommes, on en voie un tenu par la main d'un nègre ». Le 1er juin 1885 Haïti était présente à l'apothéose Victor Hugo commencée sous l'Arc-de-triomphe de l'Etoile pour s'achever au Panthéon. Notre délégation était importante. Elle fut composée de dix membres et présidée par Monsieur Emmanuel Edouard, avec Justin Dévot comme vice-

président. Elle s'augmentait encore de quelques jeunes Haïtiens qui poursuivaient leurs études dans les lycées de Paris. En 1902, à l'occasion du centenaire de la naissance du grand poète, un concours fut ouvert à Paris. Le poète haïtien Alcibiade Pommeyrac y participa en composant une Ode à Victor Hugo qui eut l'honneur d'être primée.

Voilà.— Cela, c'est l'Histoire. Dans toute sa force probante, parce que authentique ».....

C'est ensuite M. Jean Brière, l'un des plus brillants écrivains de sa génération qui, au nom de l'Association des Écrivains Haïtiens rend à l'auteur des « Contemplations » un hommage dont nous extrayons ces lignes émouvantes :

« La poésie me fut révélée à six ans par Victor Hugo et dans la voix combien émouvante et musicale d'Etzer Vilaire : Que le hasard ait réuni à l'aurore même de ma carrière d'homme, l'envolée des poèmes de la « Légende des Siècles » et la présence de celui qui portait déjà dans ses grands yeux pleins de rêve et dans sa mise modeste de poète de province le tourment des « Dix Hommes Noirs » et les interrogations tragiques des « Poèmes de la Mort », que le hasard, dis-je, m'ait fait connaître avant l'école, la grammaire et l'arithmétique, des mots plus beaux que tous ceux que j'avais entendus jusque là — excepté dans les complaintes que chantait ma mère — dits par un homme qui charriait avec lui du mystère, et oubliant l'ambiance, entrait comme les enfants en conversation avec le silence, le bruit de l'eau, les couleurs du couchant, — que ce hasard soit béni.

C'est pourquoi, loin de présenter Victor Hugo « avec une inflexibilité dogmatique qui rappellerait ces vies de saints écrites par les grands abbés du XI<sup>ème</sup> siècle, dans un absolu mépris des choses temporelles et transitoires, et dans l'unique souci de l'orthodoxie », je veux en quelques mots, n'ayant jamais été de ces « abbés crossés et mitrés des monastères poétiques », vous parler du poète demeuré vivant dans mon cœur et de l'homme dont le cœur et les paroles frémissent encore dans le siècle.

Victor Hugo n'est pas seulement, d'après moi, l'un des sommets de la littérature française (et ce n'est pas ici que j'essaierais de le prouver). Il est encore plus grand qu'un grand poète. Il fut un grand humain, réceptacle et multiplicateur de la circonstance, selon la prodigieuse image de Léon Daudet. Hugo aimait les foules, non pas à cause des moissons de gloires qu'il y faisait du haut d'un socle, mais à cause des pulsations innombrables qui répondaient en secret ou en public, à celles de son cœur qu'avait déjà secoué le séisme de la douleur. Victor Hugo fut en Europe, il y a un siècle, un des rares grands visionnaires « ivres de sons et de couleurs » qui fussent ouverts au monde et qui eussent mis leur génie non seulement au service de la France, mais à celui de la générosité, de la justice et de la liberté. C'est parce que les Victor Hugo ont existé et existent encore malgré les avalanches d'obscurité morale qui mirent si souvent en danger le faible cœur de notre humanité, c'est parce que les Abbé Raynal, les Abbé Grégoire, les Brissot, les Vergniaud, les Lamartine, les Victor Hugo ont fondé leur conception de l'humain et de la

culture sur le respect des droits innés à l'homme et aux peuples, que la France mérite d'être appelée éternelle ».

Le mercredi 22 mars avait eu lieu à l'Institut une soirée poétique consacrée à Victor Hugo comportant des poèmes de la « Légende des Siècles » et une scène des « Burgraves ».

Le mardi 29 avril, M. Adrien Martin, membre de la Mission Universitaire, prononça une conférence intitulée : « Victor Hugo, hélas ou Dieu merci ».

Avant la fin de l'année scolaire, « Hernani » et probablement « Le Roi s'amuse » seront représentés sur la scène de l'Institut.

### LES ACTIVITES THEATRALES DE L'INSTITUT FRANÇAIS (\*)

Le char de Thespis roule à nouveau en Haïti. De Port-au-Prince aux Cayes, de Saint-Marc aux Gonâves, de Jacmel au Cap, soulevant la poussière des routes, l'essieu tantôt grinçant, tantôt huilé, il avance partout, portant la troupe enthousiaste et sacrée. Sur des tréteaux hâtivement échafaudés ou sur les vieilles planches des salles de cinéma, sur la belle scène du Théâtre de Verdure, les jeunes acteurs haïtiens, costumés avec originalité, souvent avec goût, ont ressuscité le répertoire classique et moderne, rendu leur sonorité aux alexandrins endormis dans les livres de classe poussiéreux ; renaissance, miracle, résurrection, adhésion, découverte : tous ces mots conviennent et trahissent à la fois, tellement ce qui s'est produit là bouscule, en grandeur et vitalité, les habitudes, les inerties, les abandons.

A l'origine, ce fut la reconstitution, (en 1948, sauf erreur), de la Société Nationale d'Art Dramatique. Les animateurs furent jeunes et vieux : Léon Laleau, Pradel Pompilus, Savain, Charles de Catalogne, Lucien Lemoine. J'en passe et non des moindres : je m'excuse. Puis, ce fut l'arrivée de Gabriel Imbert pour qui la magie de la décoration lumineuse n'a pas de secret. Dans ses bagages, une grande, une riche expérience théâtrale : il s'agit d'un magnifique effort et haïtien et français que rien n'a pu décourager. Et qui demeure et s'épanouit. Un frisson nouveau émeut lycéens, écoliers, étudiants, amateurs du beau, hommes d'affaires, mères de famille, jeunes filles rêveuses. Voici le retour aux sources, le délasserement divin, l'art le plus émouvant, celui qui parle à tous, celui qui fait communier dans l'exaltation la plus vite partagée.

Notre Ambassadeur l'a dit ici-même, avant-hier, en termes excellents : « dans la joie de ces festivités dédicatoires, une de nos plus grandes satisfactions, c'est de donner un asile de plus, un foyer de plus à l'art dramatique haïtien. Je salue avec une profonde émotion ceux, élèves de notre cours ou membres de la S.N.A.D., qui, dans quelques instants, au milieu de beaux décors, en costumes savamment composés, sous des lumières harmonieuses,

---

(\*) Extraits des paroles prononcées par M. Simon B. Lando à la première représentation de « Phèdre » le 5 mars dernier.

vont nous jouer la tragédie la plus riche en résonances du plus tendre, du plus mélodieux de nos poètes classiques, du plus entendu à l'analyse des passions du cœur humain ».

Merci de tout cœur à la vaillante équipe. Elle est ici chez elle.

S. LANDO

\*  
\* \*

Dans le cadre des manifestations relatives à l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Institut Français d'Haïti, la section théâtrale donnait le 5 mars à l'Auditorium, une représentation de « Phèdre », qui ouvrait la série des « Spectacles Classiques et Culturels ». C'est devant une salle comble que les artistes de la Société Nationale d'Art Dramatique : Denise Pétrus, Phèdre émouvante et profondément racinienne, Adeline Périgord, Charles de Catalogne, Edouard Dupont, Gérard Brun, se firent applaudir dans un décor mycénien de Gabriel Imbert, qui assurait également la mise en scène.

Après deux reprises de Phèdre, les 12 et 13 mars, une soirée poétique fut consacrée à Victor Hugo. Dans un décor médiéval, les mêmes artistes présentèrent des poèmes de la « Légende des Siècles » et une scène des « Burgraves ».

Le 2 avril « Britannicus » fut accueilli avec la même faveur et les spectacles culturels doivent se poursuivre avec une représentation très attendue d'Hernani.

L'Auditorium ouvert aux œuvres et aux écoles, a reçu le 14 avril la très belle chorale des Petits Chanteurs de Notre-Dame, présentée par le R. P. Alphonse Charles. Musique sacrée et profane — airs folkloriques haïtiens.

Sur cette même scène, l'École Normale de Jeunes Institutrices Haïtiennes doit donner prochainement une reconstitution de la représentation d'« Esther » telle qu'elle eut lieu devant Louis XIV par les demoiselles de St-Cyr.

.....

#### CONGRES DE LA LIGUE FEMININE D'ACTION SOCIALE

Du 14 au 17 avril a eu lieu sous le haut patronage de M. Joseph D. Charles, Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale le VIIème Congrès biennal de la Ligue Féminine d'Action Sociale.

Le thème général de ce congrès, présidé par Madame Cléante Desgraves-Valcin, était la « préparation de la femme à participer aux affaires publiques ». Au cours de ces quatre journées une trentaine de communications et d'exposés furent présentés, non seulement par des dames membres de la ligne, mais encore par un certain nombre de personnalités masculines qu'elles avaient eu la courtoisie d'inviter à participer à leurs travaux. C'est ainsi que le 15 avril, M. Simon Lando, Directeur de l'Institut Français, prononça une allocution très remarquée sur « La Femme et la Culture ».

## DEPART DE MADAME LUDOVIC CHANCEL

Lundi 14 avril Madame Ludovic Chancel, épouse de Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de France, accompagnée de ses trois enfants, a pris l'avion à destination de Paris via New-York.

Un grand nombre d'amis haïtiens et français s'étaient rendus à l'aérodrome de Chancernelles afin de lui témoigner leur sympathie au moment de ce départ en congé.

## EXPOSITION DE PEINTRES HAITIENS A LA CITE UNIVERSITAIRE DE PARIS

Du 23 avril au 3 mai, 4 peintres haïtiens déjà bien connus du public port-au-princien, Mlle. Turnier, MM. Pinchinat, Lazard et Dorcély ont exposé quelques-unes de leurs meilleures toiles à la Maison Internationale de la Cité Universitaire de Paris.

Un critique d'art de la capitale française a consacré à ces jeunes artistes un article dont nous extrayons les passages suivants :

Luce Turnier nous montre des enfants bien élevés, bien vêtus et très sages. Agréables à regarder, on sent qu'ils ne feront jamais que ce qui leur fut enseigné. Mais cela, ils le feront bien. Et une bonne position sociale peut leur être assurée.

Ceux de Lazard sont plus secrets. On ne « sent » pas leur devenir. En eux, quelque chose d'indéfini ou de timide qui peut contenir aussi bien une force qu'une résignation. Des enfants qui n'osent pas regarder la vie en face, qui baissent le nez et se taisent encore.

Dorcély a mis au monde des vies par trop intellectuelles. Sous les traits de ses ancêtres, ses enfants lui ressemblent trop. Et cette ressemblance est à la fois émouvante et inquiétante. Ces girafes au cou démesuré, n'est-ce pas lui qui tente vainement d'atteindre le ciel ? Et cet homme le poing au menton n'est-il pas l'enfant sans réponse de son problème ?

Pinchinat que j'ai préféré m'a touché hors de l'apparence. Il est le père d'enfants terribles, mal élevés, vêtus à la diable, mais si attachants et si forts ! En eux brûle cette flamme sombre, indescriptible et rare, qui fait de l'artiste cela qui dépasse l'homme. Je ne lui demande qu'une chose : qu'il en soit digne. Qu'il ne se laisse pas dominer par eux ni ne les ramène à sa mesure humaine. Qu'il sache les aimer comme ils méritent d'être aimés : avec une grande et dure simplicité.

# CHRONIQUE ECONOMIQUE ET TOURISTIQUE D'HAÏTI

## VERS LA STABILISATION DU MARCHE DES TABACS INDIGENES.

Il y a plus de trois ans que la culture, l'industrie et le commerce des tabacs se trouvent placés sous le régime du monopole d'Etat. C'est, en effet, par la Loi du 16 février 1948 que, chez nous, a été créée cette institution autonome connue sous le nom de Régie du Tabac. Devant jouer un rôle important dans l'Economie Nationale, la Régie ne se contentera pas de percevoir un impôt indirect sur tout produit tabagique en Haïti ; elle aura aussi à travailler à l'amélioration de la variété indigène et à l'accroissement de la production agricole et industrielle des tabacs. C'est pour atteindre ce double but qu'elle est en train, ces jours-ci, de réorganiser ses services techniques...

D'aucuns déclarent que les conditions de sol et de climat que présente le territoire de la République d'Haïti, ne se prêtent guère à la culture des variétés de tabac dont les unes sont classées comme types à cigarettes, et les autres comme capes et sous-capes. Et de là, ils concluent que notre pays, afin de pratiquer cette industrie, doit se payer le luxe d'importer des autres pays producteurs toute la quantité de tabac en feuilles nécessaires à la fabrication des cigarettes et des cigares.

La Régie serait alors condamnée à n'être qu'un bureau de perception de l'impôt indirect sur les tabacs, jusqu'au jour où, ne pouvant justifier sa raison d'être, elle se trouverait dans l'obligation de faire place au régime de la liberté sans monopole, ce régime qui comporte, cependant, outre le système douanier exclusif ou prépondérant, une double perception de l'impôt sur la culture et la fabrication.

Disons tout de suite avec G. Capus, F. Leuilliot et Foex que si « la liberté du régime sans monopole permet, en principe, à l'individu ou à un groupe d'individus de cultiver, de fabriquer, de vendre ou d'acheter du tabac, cette liberté est loin, en fait, d'être en accord avec le principe même de sa définition ». « L'application, suivant les pays, d'obligations fiscales en de nombreuses modalités et une réglementation de procédure et de contrôle parfois étroitement assujettissante, en restreignent l'exercice dans certains cas... »

Il est à remarquer que la législation de tel pays donné, même si elle peut servir de modèle, ne saurait convenir en tous points au développement économique de tel autre pays.

Haïti ne peut pas suivre les Etats-Unis, pays où l'impôt sur la fabrication des tabacs n'est perçu qu'à la sortie, où la culture autant que la fabrication en sont libres, où la production annuelle se règle sur les fluctuations des

marchés intérieur et extérieur. En ce qui concerne la culture et l'exploitation industrielle du monopole des tabacs, Haïti a bien raison d'imiter l'Italie, l'Autriche, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie et, tout naturellement, la France...

16 février 1948.— C'est la date à laquelle prend naissance la Régie du Tabac, en vertu d'une Loi organique. Partant de la Loi du 14 août 1928, et en passant par une série de lois, règlements fiscaux et décrets-lois, on est arrivé, enfin, à trouver au problème des tabacs indigènes cette solution qui est le Monopole d'Etat.

Mars 1949.— C'est la date de la remise des fermes de tabac à la Section Agricole de la Régie.

Quatre mois plus tard, les Nations Unies publient un rapport de leur Mission d'Assistance Technique auprès de la République d'Haïti. Dans ce rapport se trouvent consignées les observations et recommandations de cette Mission relatives aux cultures industrielles du pays, notamment, le tabac.

Jusqu'à la date de la publication de ce rapport, la production agricole de tabac présente une courbe de probabilité qui part de 500.000 livres pour atteindre 3.000.000 de livres par an...

Les experts de la Mission reconnaissent la grande possibilité d'apporter l'amélioration nécessaire à la production nationale de tabac. En effet, diverses régions de la République d'Haïti — ils le déclarent dans leur rapport — conviennent parfaitement à la culture des tabacs à cigarettes, tels que le tabac de Virginie, le Burley et même le tabac turc. Il est, en outre, d'autres régions du pays où l'on pourrait produire un bon tabac à cigares...

Considérant que les petites plantations de tabac qui existent en Haïti, ne réussiront pas à produire le « type uniforme de feuille indispensable », ces experts recommandent d'organiser la culture de cette solanée comme une entreprise coopérative sous la direction d'un agronome.

En outre, après avoir calculé approximativement les superficies qui pourraient être cultivées en tabac dans les diverses régions de notre pays, soit au total, 12.900 acres ou 5.160 hectares, ils déclarent que la République d'Haïti peut produire facilement 4 millions 1/2 de livres de tabac pour une première année d'organisation de cette culture. Et ils recommandent, en dernier lieu, de mettre à l'essai dans le Département du Nord les variétés « Cuba », « Sumatra », et « Porto-Rico »; dans le Nord-Ouest les variétés « Kentucky », « Virginia », « Burley » et « Maryland »; dans la région de Saint-Marc, Montrouis, le tabac turc; dans la région de Port-au-Prince-Léogâne, les variétés « Kentucky » et « Porto-Rico » et dans le Sud, les variétés « Virginia », « Burley » et « Maryland ».

Depuis plus de deux ans que cette Mission d'Assistance Technique des Nations Unies a fait pareilles observations et recommandations relatives à la production nationale de tabac et au développement de plusieurs types exotiques qui servent de matières premières à la fabrication des cigarettes

et des cigares nord-américains, on se demande : « Où en est la Régie haïtienne avec la culture de cette solanée et l'industrie qui en dérive ? » On se demande également : « Quelles sont les réalisations des services techniques de la Régie ? »

Le commerce des tabacs révèle — et ceci est à l'honneur des spécialistes en technologie de la Régie — que la petite fabrique de celle-ci, produit à part ceux de la catégorie des marques populaires, des cigares de qualité supérieure, tels que « Royal » et « Rex ». Par sa valeur marchande, ce dernier peut entrer en comparaison avec « 1891 » et à peu de centimes près, avec « Londres » et « After Supper », cigares de la Jamaïque ; avec « Diplomaticos » de la République Dominicaine et « Habaneros » de Cuba...

« L'impôt sur les tabacs est un impôt indirect qui semble devoir fournir un rendement plus élevé dans un avenir relativement rapproché, en particulier, si l'on entreprend la fabrication massive des cigarettes ». (Mission des Nations Unies en Haïti).

Que la livre de tabac en feuilles soit fixée à un prix plus élevé, et le petit tabaculateur préférera vendre toute sa récolte loin d'en consommer la plus petite partie.

Il n'y aura pas que des paysans producteurs ou des ruraux à fumer les cigarettes fabriquées avec du tabac indigène ; il y aura certainement des fumeurs se recrutant parmi les membres des élites de la Société haïtienne, et aussi parmi ceux des Colonies étrangères...

Tous les efforts de la Régie tendent vers la stabilisation du marché des tabacs indigènes. Le monopole du tabac n'a été créé que dans le but de « stabiliser ce marché, de telle sorte qu'il soit assuré aux producteurs des prix équitables »...

La Section Agricole de la Régie, pour pouvoir atteindre ce but, est appelée à mettre en application les méthodes modernes de la Science agronomique et, particulièrement, celles de la génétique végétale, de l'économie rurale, etc...

Il a été prévu pour l'année fiscale en cours, tant dans les projets de réorganisation de la culture du tabac que dans les devis de la Section agricole, l'établissement de nouvelles fermes au moins dans trois autres régions où se pratique cette culture.

La Section Agricole poursuit inlassablement les buts que s'était proposés le Département de l'Agriculture en créant des stations expérimentales de tabac.

Ces objectifs que nous avons précisés tout au début, pourraient se ramener à ceci : favoriser le développement du tabac « *Nicotiana tabacum* » dans toutes les régions du pays cultivables en cette solanée.

C'est pour y parvenir que la Section Agricole s'efforce de mettre en œuvre tous les moyens dont elle dispose.

Elle continue la distribution gratuite de millions de semences et de plants sélectionnés, met des poudreuses et des pulvérisateurs à la disposition des tabaculteurs et leur enseigne l'emploi d'insecticides et de fongicides, préconise et fait appliquer les méthodes rationnelles de culture, de cueillette, de séchage

et de fermentation suivant les expériences faites sur les fermes de la Régie, essaie de trouver les systèmes de fertilisation et d'assolement qui permettent de retourner aux sols les éléments minéraux enlevés par les cultures de rapport qui se succèdent les unes aux autres, et suit, en pépinière et en pleine terre, le comportement des variétés étrangères qui ont été introduites.

Pour mener à bien l'œuvre commencée, la Section Agricole a su tirer parti des résultats d'une enquête dont le soin fut confié aux agronomes Ls. Smith et G. Laurent en 1946. Grâce aux données ainsi recueillies, elle a pu se rendre compte des conditions dans lesquelles les tabaculteurs pratiquent les semis, établissent les plantations, récoltent les feuilles et soumettent celles-ci au séchage.

C'est donc afin d'étendre cette culture dans certaines régions déterminées, que nous avons cru devoir élaborer de nouveaux projets, recommander qu'une tout autre enquête soit menée sur les superficies cultivables et cultivées en tabac, sur le nombre de tabaculteurs de chaque région ; et que ces derniers soient groupés en coopératives de production. Ce sont là autant de données très importantes du problème de la culture tabatière.

A part ces stations d'expériences et ces fermes modèles qu'il convient d'établir dans toutes les régions mentionnées dans le rapport de la Mission des Nations Unies, la Régie se doit d'avoir et, ces jours-ci, recrute un corps d'agents de culture ou de contrôleurs techniques pour pouvoir exercer un contrôle efficace sur les moindres plantations de tabac. Car, les qualités que recherchent les techniciens de l'industrie du tabac, ne dépendent pas seulement de la variété qui a fourni les feuilles ; elles dépendent encore des conditions de la culture...

Comme les autres pays du monde où il existe depuis longtemps des Instituts de tabac, Haïti doit importer et, comme de fait, importe les classes de tabac telles que les capes qu'elle n'a pas encore réussi à développer dans ses champs d'expérimentation. Car, il ne s'agit pas de produire simplement telle variété étrangère, il faut que la plante-mère se reproduise avec tous les caractères distinctifs de la variété ou de la classe qu'elle représente.

La République d'Haïti, si elle veut occuper une place importante parmi les petits pays producteurs et exportateurs de tabac, aura donc, à en développer plusieurs types que ses stations expérimentales auront obtenus par les mêmes méthodes de sélection et d'hybridation dans les régions qui offrent des conditions favorables à la culture du tabac.

Aux Etats-Unis, c'est aux efforts faits dans ce sens que sont dus sept grandes classes de tabacs et plus d'une centaine de nouveaux types de qualités supérieures. La superficie cultivée s'est élevée à près de 700.000 hectares et la récolte totale de tabac s'est chiffrée à plus de 900.000 tonnes. Cela n'empêche pas les Etats-Unis, exportateurs de tabac non manufacturé, d'en importer de Cuba, de Hollande, de la Turquie d'Asie, des Philippines...

Au Canada, c'est grâce à l'organisation de Stations expérimentales et de culture conduites suivant des méthodes scientifiques, grâce aussi à la vulgarisation d'un enseignement dispensé aux tabaculteurs par des moniteurs techniciens que les produits s'améliorent et que les bénéfices augmentent. (Capus)

En Roumanie où il y a une Régie du Tabac modelée sur celle de la France le contrôle exercé sur la culture du tabac est très rigoureux. L'Administration des tabacs roumains a su organiser un Institut spécial de recherches expérimentales et de laboratoire pour l'amélioration de leur culture.

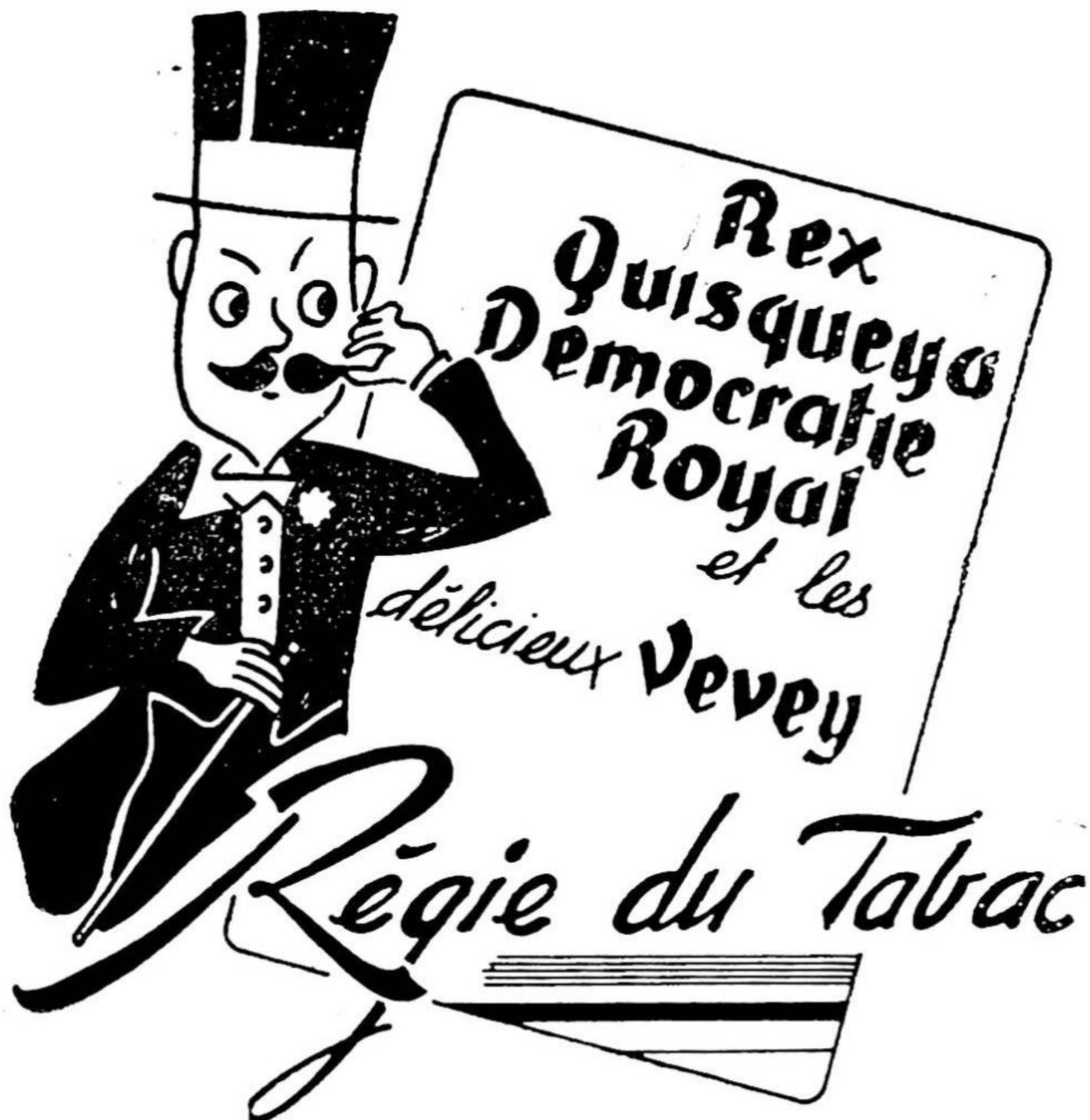
En République Dominicaine, il y a plus d'une quarantaine d'années, le Gouvernement aidé par les chambres d'agriculture, par l'intermédiaire d'instructeurs techniques, appliqua des mesures sévères et efficaces pour perfectionner les méthodes de culture et de préparation du tabac. En 1924, la France reçut de Saint Domingue (Ciudad Trujillo) 40% de la récolte du tabac dominicain. En 1925, le chiffre d'exportation de tabac dépassa 20.000 tonnes. Les exportations de tabac de notre voisine s'étaient dirigées, après la première guerre mondiale, vers les marchés hanséatiques : Hambourg, Brême et vers les autres marchés d'Europe : Amsterdam, Anvers...

Chez nous, jusqu'à ce jour, il existe en majeure partie de petites plantations de tabac vouées à l'empirisme, sans autre but que celui d'une économie individualiste que pratiquent les braves paysans haïtiens.

Notre conviction est que par une coordination des travaux et des recherches scientifiques des services ou sections techniques de la Régie, nous réussirons à améliorer la culture du tabac indigène et à développer plusieurs variétés exotiques de la même solanée dans les différentes régions de la production.

Notre pays ne sera pas loin d'atteindre au parfait développement des tabacs, quand nos stations d'expériences et nos fermes de démonstration auront obtenu des types stables, des variétés de qualités supérieures. Alors, la Régie devra imposer le choix de la variété à développer fixer la distance entre les plants, le nombre de feuilles à garder soigneusement sur chaque pied de tabac. Elle exigera donc du tabaculteur l'observance de règlements de culture. Par ailleurs, elle aura des données exactes pour trouver le chiffre de la production agricole de tabac. Connaissant les besoins de la consommation locale, elle pourra réglementer aussi — sinon limiter — l'importation du produit tabagique sous toutes ses formes. Enfin, par la mise en vigueur d'un règlement général pour la culture tabatière en Haïti, la Régie arrivera, en même temps qu'elle en assurera l'exportation en feuilles, à la stabilisation du marché des tabacs indigènes.

(Extrait d'un Rapport spécial de l'agronome Franck M. Ambroise, chef de la Section Agricole de la Régie du Tabac).



Les CIGARES de la REGIE DU  
TABAC sont les meilleurs qui  
aient été jamais fabriqués en  
HAÏTI

*Ils sont doux et agréables.*

*Ils font les délices des fumeurs.*

VENTE EN GROS :

Aux Magasins de l'Etat — Haïti

VENTE EN DETAIL :

Dans toutes les bonnes Epiceries



**L'ILE DU SOLEIL  
QUI JOINT  
AU CHARME DU VIEUX MONDE  
TOUT LE PITTORESQUE  
INCOMPARABLE DES TROPIQUES**

*Des vacances agréables,  
Une cure de repos près de la mer  
ou à la montagne,  
Des excursions toujours intéressantes :*

**HAITI**  
*La république de langue  
française du Nouveau  
Monde*

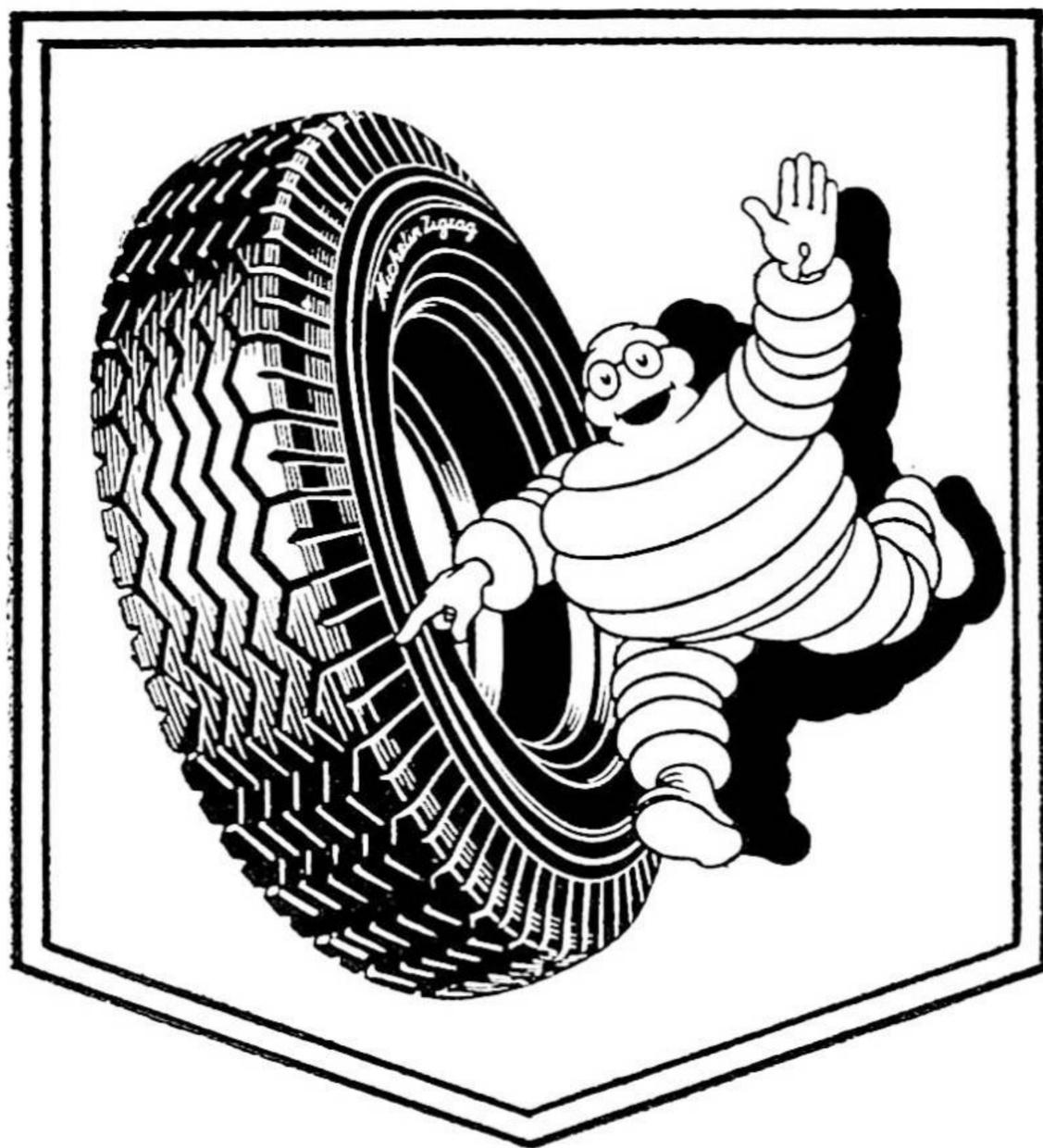
Pour tous renseignements :

Office National du Tourisme  
Port-au-Prince, Haïti

Haiti Tourist Information Bureau  
30 Rockefeller Plaza, New York 20, N. Y.

# MICHELIN

« LE PNEU FRANÇAIS DE REPUTATION MONDIALE »



Distributeur pour Haïti

**L. PREETZMANN-AGGERHOLM & Co.**

Rue du Quai

PORT-AU-PRINCE

PHONE : 2254 - 2255

VIENT DE PARAITRE AUX  
EDITIONS HENRI DESCHAMPS

**GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE**

*Cours Moyen et Supérieur*

PAR PAUL MORAL  
Professeur à l'Institut français d'Haïti.

**J'ECRIS**

EXERCICES DE COPIE

Par Justin Viard

**PREMIERES NOTIONS D'ALGEBRE**

*à l'usage des écoles Primaires*

Par les Sœurs de la Sagesse

SECURITE

MANIABILITE

SOUPLESE

RAPIDITE

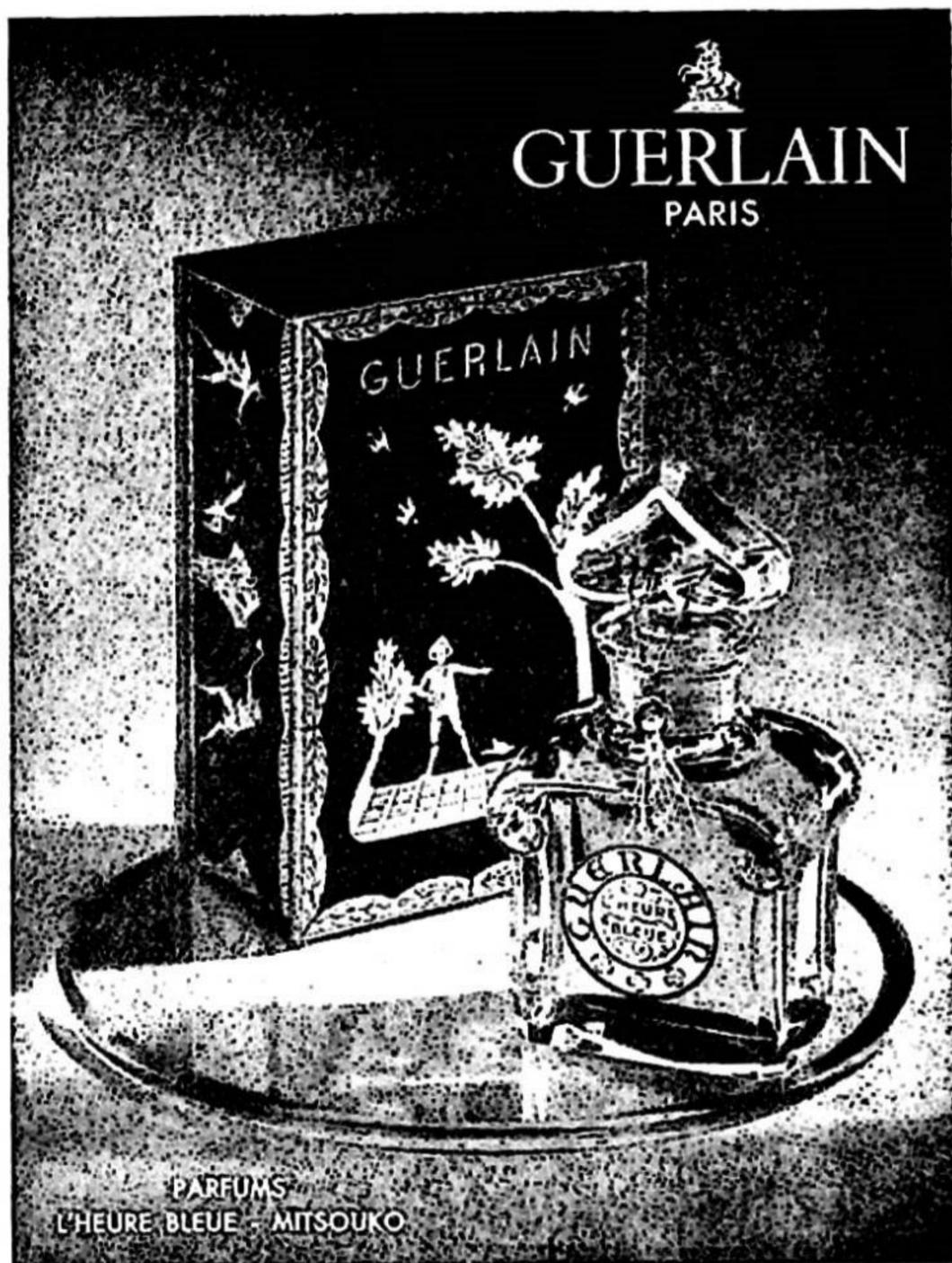
ECONOMIE

CONFORT

*Telles sont les caractéristiques  
de la traction avant*

L. Preetzmann-Aggerholm & Co.  
Rue du Quai  
Port-au-Prince  
Haïti  
Phone : 2255

**CITROEN**



# *La Belle Créole*

VOTRE MAGASIN FAVORI  
ET LE PLUS COMPLET DE LA CAPITALE

**Tous les articles pour dames**

**Rayon complet d'articles pour hommes**

**Tout ce qu'il faut pour vos enfants**

LA « BELLE CREOLE » EST LE MAGASIN  
DE LA FAMILLE HAITIENNE

# THE SOUVENIR SHOP

PAQUIN — GAETJENS

Cadeaux en tous genres.  
Articles de fabrication haïtienne  
Parfums Français

EXPORT      IMPORT      RETAIL

ENGLISH SPOKEN  
HABLA ESPANOL

PORT-AU-PRINCE, HAITI  
TELEPHONE : 2795

CABLE ADDRESS  
SOUSHOP

## PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE  
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE  
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE  
(1937)

### LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation  
d'ampoules stérilisées —  
Port-au-Prince

## RHUM BARBANCOURT



Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince  
Tel. 2756



IMPORT

RETAIL

EXPORT

## FISHER ART & CURIO SHOP

53 - 55 RUE DU QUAI  
TELEPHONE : 3145

PARFUMERIE FRANÇAISE  
ARTICLES EN ACAJOU, SISAL, ECAILLE  
VINS ET COGNACS FRANÇAIS

SHEAFFER

*L'aristocrate des plumes-fontaines  
de qualité*

EN VENTE  
A LA MAISON

RUE BONNE FOI

PORT-AU-PRINCE

*G. Gilg*

**DENIS & Co.**

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1909

**SPECIALITES :**

Matériaux de construction

Tissus et articles pour hommes

Palm Beach, fabrication française

Toile de lin pour drap, fabrication française

Baptiste pur fil, fabrication française

Vins de Bordeaux, marque « Perpezat »

Liqueurs de Bordeaux, marque « Perpezat »

A la Maison DENIS & Co., vous aurez toujours soin,  
promptitude et satisfaction.

**B**ANQUE

**N**ATIONALE

DE LA

**R**EPUBLIQUE  
D'

**H**AITI

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son nouveau service de :

## **LOCATION DE COFFRES-FORTS**

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voute blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

**VOS BIJOUX**

**VOS PAPIERS PERSONNELS**

**VOS TITRES**

EN TOUTE INDÉPENDANCE

ET EN TOUTE SÉCURITÉ

AVEC DISCRÉTION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE...  
et votre PATRONAGE.

